

3 NOV. 1936

vendredi 30 octobre 1936.
seizième année, n° 32.

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le Portugal de Salazar : Jugement
Faucille sous l'école, marteau sur la société
Les Cadets de l'Alcazar

Eve Lavallière
La Belgique nosocomiale à travers les siècles
Problèmes actuels
La « spéculation » en Russie soviétique
Mea-culpa, mea-culpa...

Comte Gonzague de REYNOLD
Ch. du BUS de WARNAFFE
Henri MASSIS
Robert BRASILLACH
F. FLORAND, O. P.
D^r TRICOT-ROYER
Hilaire BELLOC
Comte SOLTYKOFF
D^r Denys GORCE

Les Idées et les faits : Chronique des Idées : La Presse au Congrès de Malines, Mgr J. Sohyrgens

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE :

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.68.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglissées, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

CE SONT LES MEILLEURES!

POUR REPRISER

La Nouvelle

[OU

” **Sepco** ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

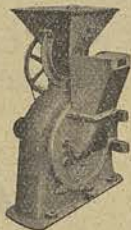
20, rue Watteelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

Société Anonyme Métallurgique
d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège n° 12

Codes usés : A.B.C. 4^e et 5^e éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Mariemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.).
Verres spéciaux, martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.
Tubes et baguettes en verre.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.858

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anolenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Solaigneaux Belgique.

Téléphone :

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINO OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINO BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce
à tarifs spéciaux.
Il est pratique étant absolument automatique.

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND **E. J. DE MEYER**

ALLEE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

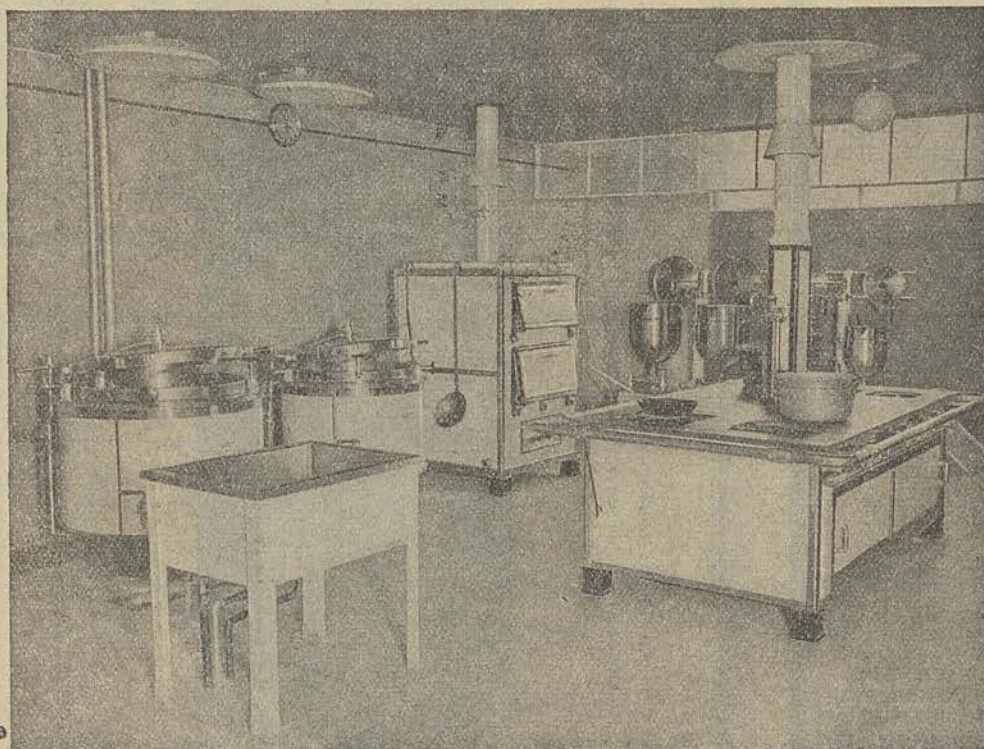
Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS
DE
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES
VERS
L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISOO
VIA HONOLULU
VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE
SEATTLE, VANOOVER ET VICTORIA B. O
VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,
COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.
A ANVERS
Plaine Faloon, 18. A GAND
40, rue Flévé.
ou à la **NIPPON YUSEN KAISHA**
88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Vallée de la Meuse

Chemins de Fer Nord-Belges

Alpinisme-Camping

SPORTS DE PLEIN AIR ET DE RIVIÈRE

Pour les

“ROCASSIERS”

la seule région de Belgique qui puisse servir
d'École d'Escalade... c'est

La vallée de la Meuse

dont la plupart des roches sont constam-
ment visitées par les membres du Club
Alpin Belge.

La plus accessible et la plus plaisante,
celle qui présente la plus grande variété de
falaises.

De MARCHE-les-DAMES-BEEZ à DINANT et à FREYR-HASTIÈRE
toute la Haute-Meuse est pour les « rocassiers »

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{ms} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries - JUMET

CROWN CORK COMPANY (Belgium) S. A.

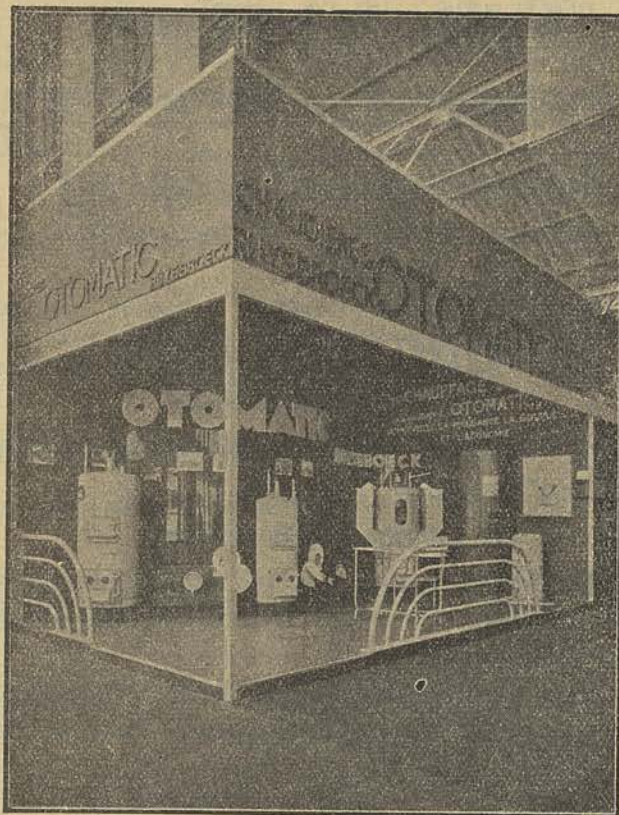
149, Ch^{ée} de Merxem
MERXEM (Anvers)

Téléphones Anvers : 536.76 - 536.77 - 536.78

BOUCHON COURONNE

POUR BIÈRES,
EAUX ET LIMO-
NADES, VINS,
LAIT, ETC.

BOUCHON LIÈGE



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{mé}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{ve} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7 **LIÈGE**
Téléphone 110.14

SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements **"GELDERBETON"**

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

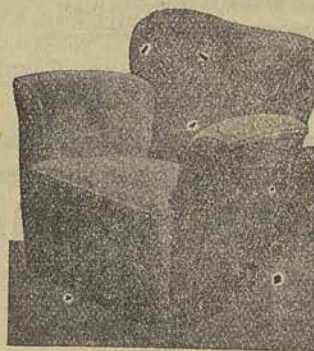
Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, **VILVORDE (Bruxelles)**
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON** armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions **Citernes et Réservoirs**
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies



Comptoir d'Ameublement

E. DOLO

Spécialité de fauteuils clubs
— Décoration intérieure —

167, Bd M. Lemonnier
BRUXELLES

TÉLÉPHONE : 12.52.41

Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne

LA GRANDE MENUISERIE

Veuve Norbert ISTASSE

39, rue de Bruxelles, Jumet Tél. Charleroi 12879

Les ateliers les plus modernes

- + L'outillage le plus perfectionné
- + Un personnel spécialisé
- + Des stocks importants de bois

— La qualité supérieure au plus bas prix

Portes standardisées « ALEX »

Les plus belles

Les moins chères

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



neo TECHNIC RADIO

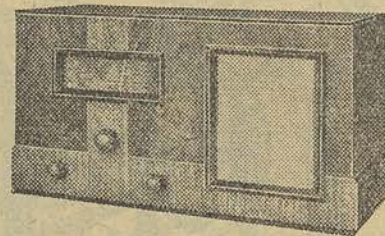
9, rue Lambert Crickx, 9

BRUXELLES



Téléphone : 21.18.07

1750 Frs



LE RÉCEPTEUR QUI PROCURE A L'AUDITEUR UNE
VÉRITABLE SENSATION D'ART

Un compromis parfait entre la musicalité excellente
et une très bonne sélectivité.

Création d'un nouveau système de vente

Un simple coup de téléphone suffit pour avoir une démonstration.
DEMANDEZ-NOUS DE QUELLE FAÇON VOUS POUVEZ
OBTENIR GRATUITEMENT UN NEO TECHNIC

CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE

RUBIS-RADIO NE FABRIQUE QUE DES APPAREILS DE QUALITÉ



Type 60, 62 ou 63
avec table

Deux diffuseurs!
3 gammes d'ondes!

Une qualité irréprochable
Une garantie exceptionnelle
Et que d'avantages avec

RUBIS

Deux diffuseurs!
Trois gammes d'ondes de 30 à 2,000 m.
(Réception du Vatican sur 50^m26)

Signalisation lumineuse
Un style digne de votre ameublement
Un prix à la portée de toutes les bourses

Le modèle 60 ci-contre coûte **1,990** frs. Avec table **2,340** frs
Modèles de **1,170** à **4,750** francs

CATALOGUE GRATUIT

Usines RUBIS 10-12, rue de la Briqueterie, Fontaine-l'Évêque

Téléphone : 83457 Charleroi



*Demandez la documentation et
l'adresse du distributeur le plus
proche aux*

Achetez ISIS-RADIO

Le récepteur d'une perfection incomparable
Ondes ultra-courtes
Consommation du modèle populaire : 35 watts

Établissements "ISIS-RADIO,, S^{té} Coopér^{ve}

17, rue du Palais, Charleroi

Téléphones : 122.96-122.97



R. R. RADIO

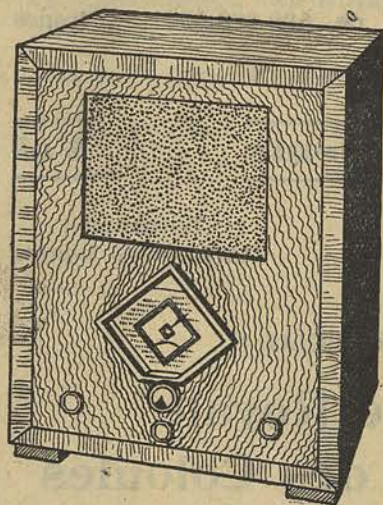
SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.95-21.66.99 — 44-46, rue des Goujons — Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

875 francs

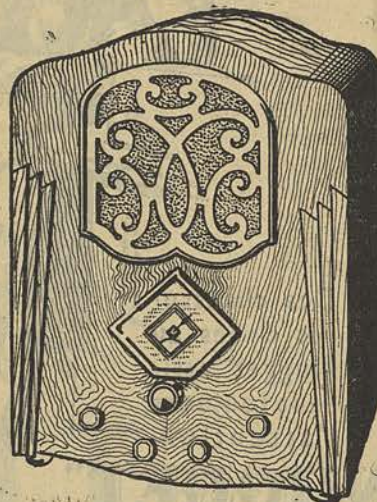


Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

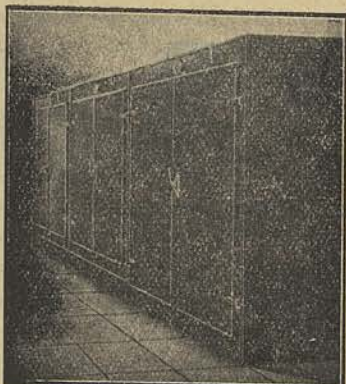
Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES



Pour vos Couveuses ou Éleveuses au pétrole, gaz, charbon ou électricité.

Demandez conditions à

Ch. De Rycke

GAVERE

Matériel d'Aviculture
Poussins d'un jour. - Poulettes

Le MATÉRIEL AVICOLE C. B. I.

117, rue du Pont de Malte, GAND

vous documentera gratuitement et sans engagement sur tout ce qui concerne l'aviculture.

UNE COUVEUSE, UNE ÉLEVEUSE DOIVENT S'ACHETER EN CONFIANCE, CAR CES APPAREILS DOIVENT ÊTRE A LA FOIS ROBUSTES ET PRÉCIS

ADRESSEZ-VOUS à une Firme qui a fait ses preuves.

Le Matériel Avicole C. B. I. est spécialisé depuis 1922 et offre le plus grand choix d'articles de qualité aux plus justes prix.



Demandez à ceux

qui en possèdent

ce qu'ils en pensent

Catalogues sur simple demande.

RADIO-CER 57, rue Navez, Bruxelles

POSTES SPÉCIAUX POUR COLONIES

Ah!
'Nugget'!



Des chaussures cirées au Nugget attirent toujours l'attention.

"NUGGET"
POLISH

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies

BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mélangé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le Portugal de Salazar : Jugement
Faucille sous l'école, marteau sur la société
Les Cadets de l'Alcazar

Eve Lavallière
La Belgique nosocomiale à travers les siècles
Problèmes actuels
La « spéculation » en Russie soviétique
Mea-culpæ, mea-culpa...

Comte Gonzague de REYNOLD
Ch. du BUS de WARNAFFE
Henri MASSIS
Robert BRASILLACH
F. FLORAND, O. P.
D^r TRICOT-ROYER
Hilaire BELLOC
Comte SOLTYKOFF
D^r Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Presse au Congrès de Malines, Mgr J. Schyrgens.

Le Portugal de Salazar⁽¹⁾

JUGEMENT

I

L'œuvre de Salazar est immense. En huit années, Salazar a sauvé son pays de la faillite, rétabli ses finances et son crédit; il lui a donné une Constitution, il a organisé la corporation et l'empire colonial; il a équipé le Portugal; enfin, il lui a rendu son prestige.

Gomes da Costa et Carmona ont fait la révolution nationale, mais Salazar a fait plus : il a fait, il poursuit tous les jours la reconstruction nationale. Tout cela, modestement, sans bruit, sans ostentation, comme si c'était un devoir tout simple; mais avec une volonté de fer, une méthode sans défaillances, une continuité de créateur, une autorité de chef.

* * *

L'homme, le chef ne peuvent inspirer que l'admiration, la confiance et le respect. Car, « au Portugal, il y a un homme » : tel est le titre de la conférence qu'Antonio Ferro fit à Genève, le 23 septembre 1935, au cours de la Quinzaine portugaise.

Ce titre nous rappelle cette vérité, cette évidence que l'histoire est l'œuvre des hommes. Non pas de tous : de quelques-uns, hommes de pensée, hommes d'action, les guides et les chefs. Que ce soient des actes ou que ce soient des idées, l'histoire est une suite d'impulsions données à des groupes humains, parfois à l'humanité entière, par ces guides et ces chefs. Ils sont les pylônes qui portent, à travers le temps et l'espace, ces lignes de force où l'énergie de l'histoire se condense et prend sa direction. L'histoire n'est ni un hasard, ni une fatalité, ni un inconscient. « Nous ne croyons pas à l'inconscient en histoire, écrit Bergson,

le philosophe de l'inconscient. Les grands courants de la pensée, dont on a tant parlé, sont dus à ce que des masses d'hommes ont été entraînées par un ou plusieurs d'entre eux. » Cela, nous l'avions oublié. Tout à coup, lorsque les idées reçues se sont vidées de leur sens et de leur force active, lorsque la vitesse due à l'impulsion initiale commence de s'affaiblir et de retomber; lorsque des secousses historiques ont ébranlé un pays, un monde, et les ont recouverts de ruines, lorsque nous assistons, comme aujourd'hui, à la fin d'une époque — les peuples, instinctivement, se souviennent de cette vérité et cherchent des hommes autour desquels se regrouper et se reconstruire, des hommes capables à la fois d'assurer la continuité nationale et de faire du nouveau. C'est bien là le caractère de l'œuvre entreprise par Salazar, œuvre ni de violence, ni d'ambition, mais d'architecture, reliée, dans sa modernité même, à la tradition monumentale de son pays, œuvre qui pourrait s'appeler Batalha.

A des moments comme ceux que nous sommes contraints de vivre, l'homme le plus immédiatement nécessaire, c'est le grand homme d'Etat. Or le grand homme d'Etat est plus rare dans l'histoire que le grand savant, le grand artiste ou le grand penseur. Le grand homme d'Etat a ceci de particulier que, généralement, il ne vient pas de la politique, mais d'ailleurs. Parce qu'il vient d'ailleurs, il apporte avec soi des réserves intactes, des idées nouvelles, une autre atmosphère. Il est le contraire du politicien qui est déjà usé lorsqu'il entre au pouvoir et qui a déjà pris des habitudes. Le politicien s'adapte aux événements, mais il est incapable de voir l'époque. Il calcule d'après des nombres, jamais d'après des forces. En revanche, le grand homme d'Etat commence par prendre conscience de sa force à lui. C'est d'abord sur elle qu'il s'appuie et qu'il compte; les autres, le nombre, ne viennent qu'après. Comme le grand artiste auquel il s'apparente étroitement, il possède un génie créateur, un style qu'il impose

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, numéros des 3 avril, 12 juin, 10 et 31 juillet, 25 septembre, 9, 16 et 23 octobre 1936.

à tout ce qu'il construit. Il sculpte un type d'homme qui servira de modèle à tout un peuple. Devant ce peuple et devant lui-même, il pose un but. Il unifie sa vie et celle de son peuple autour d'un idéal. Il est un être immuablement concentré : c'est ainsi qu'Emerson définit le héros. Pour lui, l'action est vraiment la sœur du rêve. Il réalise ainsi cet accord de l'action et de la pensée qui est plus exceptionnel qu'un miracle. Mais sa pensée n'est jamais abstraite, jamais dans les nuages. Elle prend un peuple, une terre, une histoire dans leur totalité, dans leur essence, dans leurs constantes, à une heure où la nation doute de soi, risque de s'abandonner, cherche sa route, exige une nouvelle raison d'être. Cette nouvelle raison d'être, le grand homme d'Etat la fait surgir, il l'insuffle dans l'âme de son peuple que, soudain, il porte d'un élan unanime vers l'avenir.

Mais il n'est vraiment grand que si, dans un désintéressement, un oubli, un sacrifice total de soi-même, il s'est donné tout entier au bien de son peuple, ne se réservant que sa vie intérieure, afin d'être pour ce peuple, selon la parole de saint Thomas d'Aquin, ce que l'âme est pour le corps, et pour le monde Dieu. Il n'est vraiment grand que si pouvoir et devoir sont à ses yeux des synonymes. Il n'est vraiment grand que s'il aime assez son peuple et se respecte assez soi-même pour fuir et repousser comme une tentation la popularité. Il n'est vraiment grand que si, dans ce qu'il entreprend de plus hardi, de plus révolutionnaire, il révèle cette mesure, qui est une force au-dessus de la force pour la régler, et cette prudence qui — je répète cette parole de Salazar — sait craindre parfois les remèdes encore plus que les maux. Il n'est vraiment grand que lorsque, se dépassant soi-même et regardant au-delà de son peuple, il érige l'ordre national en une marche vers l'ordre général et, faisant appel aux forces morales et spirituelles, exhausse à la fin son action sur le plan de l'universalité.

Cette « méditation sur Salazar » devrait se terminer par une invocation pour Salazar et pour son œuvre. Car cet homme travaille tous les jours pour nous, car dans cette œuvre *res nostra agitur*. Il n'est pas indifférent pour l'ordre et la paix dans le monde qu'un pays tombé se relève et se remette en route vers l'avenir. Certes, le Portugal est éloigné, mais il fait partie de l'Europe. Quand cette aile lusitanienne de notre demeure Europe est enfin reconstruite avec solidité, cela nous intéresse, cela nous importe, cela nous touche. De pierre en pierre, de poussée en poussée, de proche en proche, toutes les parties de la cathédrale se tiennent et se soutiennent; et même nous, qui sommes encastrés dans la voûte, nous nous sentons renforcés par la résistance extérieure et lointaine de cet arc-boutant.

II

Quelle est, en effet, la signification de l'expérience portugaise dans l'Europe contemporaine?

Le fascisme et le national-socialisme sont totalitaires, le régime soviétique l'est encore plus. Le premier, c'est l'unité absolue dans l'Etat; le second, l'unité absolue dans le peuple; le troisième, l'unité absolue dans la classe. Nous avons là trois phénomènes, très différents par leurs origines, leur esprit et leur but — trois phénomènes que seul un observateur superficiel, un juge léger peut réunir sous la même définition ou la même condamnation. Faut-il répéter que leurs analogies sont purement extérieures, qu'ils sont des contemporains, mais non des parents? Si donc ils se ressemblent, c'est parce qu'ils sont nés tous les trois au XX^e siècle, dans des circonstances précisément semblables des circonstances de désespoir. Une Italie mécontente, déçue par les résultats de la guerre, à la veille ou plutôt aux premières

heures de l'anarchie; une Allemagne vaincue, ruinée, divisée, blessée dans son honneur, mise à l'écart du monde civilisé, tenue en tutelle par ses vainqueurs; une Russie entraînée malgré elle dans une guerre désastreuse à laquelle elle n'a jamais rien compris, réduite à l'impuissance, envahie, diminuée, préparée d'ailleurs depuis longtemps à la révolution, habituée aux ruptures de tradition et à la violence : voilà les conditions de fait, les circonstances de désespoir qui expliquent le phénomène italien, le phénomène allemand, le phénomène russe.

De tels phénomènes ne peuvent se passer que dans de grandes nations, des puissances. Ils ne sont point à la mesure des petits pays où ils ne sauraient susciter que des imitations sans originalité, des copies mal faites. Pour les petits pays d'Europe, l'imitation, la copie du national-socialisme ou du bolchevisme équivaldrait à une perte de l'indépendance : assujettissement à Berlin, asservissement à Moscou. Et même l'imitation, la copie du fascisme ne serait pas sans danger d'inféodation à la politique italienne. Car tout régime importé de l'étranger est une soumission à l'étranger. Mais on ne saurait empêcher une grande puissance, ni de se sentir telle, ni de vouloir redevenir telle. Or, le seul moyen qu'elle ait de redevenir telle, après la défaite et la ruine, c'est l'unitarisme, la forme totalitaire : sauf en théorie, il est impossible de concevoir son redressement d'une autre manière aujourd'hui. Sans compter qu'il existe en Italie, en Allemagne et en Russie une longue tradition absolutiste : n'oublions pas les « tyrannies » de la Renaissance italienne, n'oublions pas que tous les princes allemands du XVIII^e siècle, à commencer par l'empereur Joseph II, étaient plus absolus que le roi de France et s'efforçaient de jouer le rôle du despote éclairé.

En revanche, pour les petits ou moyens pays, les formes totalitaires sont dangereuses, et d'ailleurs impossibles. Elles ne sont concevables, en effet, que si elles correspondent à des revanches qu'il faut prendre, à des ambitions conquérantes, à des aspirations universelles. Ce sont des formes impérialistes. Mais les petits ou moyens pays ne peuvent songer, ne peuvent travailler à des redressements que dans leurs étroites limites. Leur propre culture ne saurait leur suffire, elle a besoin de complémentaires. Enfin, parce qu'ils sont précisément de petits pays, la personne humaine — dans les milieux historiques et naturels où elle se meut : la famille, la commune, la région l'association — y garde, y exige une importance qu'elle n'a point toujours dans les grandes puissances. Le dynamisme de celles-ci se meut sur de vastes perspectives; elles obtiennent plus facilement de leurs citoyens ou de leurs sujets qu'ils se soumettent à un idéal qui serait irréalisable sans une forte discipline, sans une abnégation totale de l'individu. Car la grandeur de la nation, même si elle est simplement géographique et démographique, exerce sur l'individu un tel prestige que cet individu peut, en des circonstances tragiques, s'absorber dans cette grandeur, sachant, ou s'imaginant, que le salut de l'empire sera un jour le salut de chacun.

Les possibilités de salut et d'avenir qu'une grande puissance offre à ses habitants sont, en effet, autrement larges que les possibilités d'un petit pays : l'habitant peut se convaincre, ou se laisser convaincre, que sa prospérité, son avenir à lui exigent d'abord la restauration de la puissance. Il se met ainsi facilement en état de guerre, car le bolchevisme, le national-socialisme, le fascisme sont des états de guerre, ils sont des mobilisations. En revanche, dans les petits pays, ni l'Etat, ni la nation, ni la classe ne sauraient s'imposer ainsi, avec une force contraignante. L'Etat, la nation elle-même, à plus forte raison la classe, ne peuvent assurer dans les petits pays ce qu'elles peuvent assurer dans les grandes puissances : leurs dimensions et leurs moyens sont trop limités. Un petit pays sera toujours écrasé, tôt ou tard, par un régime de masses : ne faut-il point être une masse

soi-même pour supporter une masse? Voilà pourquoi les petits pays sont plus humains que les grands, puisqu'ils sont moins égocentriques.

Mais il y a l'autre danger. Les petits pays, les « puissances à intérêts limités », comme on dit à la Société des Nations — l'expression est dangereuse, car elle suppose qu'il y a des puissances dont les intérêts sont illimités — disons donc les petits et moyens pays sont-ils condamnés à l'individualisme, c'est-à-dire à l'atomisation, à l'égocentrisme des individus, à la faiblesse de l'Etat, à l'absence de toute vie et de tout idéal nationaux, à l'anarchie? Notons qu'ils échappent à ces dangers par la diversité de leur structure, par la différenciation naturelle de leurs organes, par un sentiment très vif de leur indépendance : c'est surtout dans de petits pays comme la Suisse, ou la Belgique, ou le Portugal, que la complexité apparaît comme la condition même de l'unité. Les petits pays — j'entends les vrais, non pas ceux qui ont été constitués artificiellement de pièces détachées — vivent d'une vie historique très profonde et très consciente à la fois. Ils n'éprouvent guère la tentation de conquérir : ils doivent songer à se défendre. D'où un besoin, lui-même puissant, d'indépendance. Mais cette indépendance nationale a pour bases les libertés personnelles et les libertés régionales. C'est cela qui les a conduits au libéralisme et à la démocratie. Or la démocratie a dévoré le libéralisme, l'étatisme dévore à son tour la démocratie, en attendant que le socialisme s'empare de l'Etat par l'étatisme : a-t-on assez remarqué que, si les petits pays sont en général plus réfractaires au communisme que les grands, ils sont en revanche un excellent bouillon de culture pour le socialisme? Mais la démocratie, et surtout la démocratie étatiste, socialiste, est un régime de masses; ce régime, parce qu'il est égalitaire, détruit les libertés de fait, les libertés nécessaires, et ne laisse vivre que les libertés nocives sous le patronage de la Liberté-abstraction. Un tel régime tend, lui aussi, à devenir totalitaire à sa façon, c'est-à-dire écrasant, et pour la personne, et pour le pays.

Voilà donc, pour les petits pays, les deux dangers. Comment peuvent-ils échapper à l'un et dominer l'autre? Par un retour, sous des formes modernes, aux conditions historiques et naturelles de leur propre existence, de l'existence humaine, c'est-à-dire par une contre-révolution.

Plus que les grands, les petits pays ont besoin d'un retour au passé, ou plutôt aux principes et aux vérités d'expérience qui se trouvent dans le passé, dans leur passé, et que l'on peut toujours, et redécouvrir, et rajeunir. Ils sont trop faibles pour servir de cobayes aux expérimentateurs de théories. Ils n'ont point assez de dynamisme pour s'élancer dans le vide. Ils sont trop enracinés dans l'histoire pour essayer impunément de rompre avec elle : la seule grande dimension sur laquelle ils vivent, n'est-ce pas leur histoire? Il n'y a que deux solutions pour eux : ou vivre selon l'originalité que leur ont conférée la nature et l'histoire, ou devenir forcément la réduction servile et terne, les satellites d'Etats plus grands.

Mais comment un petit pays peut-il opérer ce redressement national? Nous avons sous les yeux un exemple, celui auquel j'ai consacré ce livre, l'exemple du Portugal. Son importance universelle est notre conclusion.

III

Donc, ce que Salazar a voulu faire, c'est de remettre le Portugal dans la voie de son histoire dont une longue erreur l'avait écarté en l'égarant au fond d'une impasse par un chemin de dévestiture. Mais, comme l'histoire ne s'arrête jamais, comme elle n'est point synonyme de passé, il a voulu pour cela faire moderne, adapter

le Portugal aux nécessités actuelles, le transporter du XIX^e siècle dans le XX^e, du monde ancien dans le monde nouveau, de façon qu'il soit un modèle possible pour ce monde nouveau.

La tradition, pour lui, n'a rien d'archéologique; elle signifie ce qu'elle devrait toujours signifier : la marche en avant, non au hasard, mais le long des lignes de force, la course du flambeau. Chaque grand homme d'Etat, chaque reconstruteur a toujours cherché à renouer le passé au présent, à continuer le passé par le présent, à reprendre dans le passé, non pas des formes, mais une substance, mais un esprit.

Il y a plus : nous assistons aujourd'hui à une lutte entre deux mondes. Un monde qui meurt et un monde qui naît. Le monde qui meurt, le monde individualiste et libéral devenu en vieillissant socialiste et même communiste, le monde moderne, le XIX^e siècle est dur à mourir; sa paralysie sénile est agitante, il attaque pour se défendre. Le monde qui naît a, lui, de la peine à naître; il se cherche, il essaie des solutions nouvelles; il se débat contre le monde qui meurt et qui, dans un dernier spasme, tente de l'étrangler. Dans cette lutte, qui n'est point un phénomène isolé — il y eut des précédents au cours de l'histoire — le monde nouveau, contre ce monde qu'il veut achever de détruire, s'allie au monde plus ancien que celui-ci avait détruit. L'ennemi de mon ennemi est mon allié : ce principe politique vient s'appliquer ici, non plus dans l'espace, mais dans le temps. Le moyen âge avait remplacé l'antiquité. Pour mieux combattre le moyen âge qui leur semblait barbare, les jeunes générations de la Renaissance se sont appuyés sur l'antiquité. Trois siècles plus tard, les jeunes romantiques ont recouru au moyen âge, dans leur campagne contre le classicisme, et l'académisme issus de la Renaissance et qui se réclamaient comme elle des Anciens. Car, dans chaque retour au passé, il y a un appel passionné à l'avenir.

Toute nation, lorsqu'elle veut se relever d'une longue décadence, regarde nécessairement en arrière, au delà de cette décadence, vers l'époque la plus grande, la plus féconde et la plus glorieuse de son histoire. Elle y puise des exemples, surtout des raisons d'espérer : « Ce que je fus, je puis l'être encore. »

Le Portugal ne possède pas dans son histoire qu'une seule époque grande, féconde et glorieuse : le XV^e siècle, l'ère des grandes découvertes. Indéniablement, la pensée de Salazar est tournée vers cette époque chantée par Camoëns. Aussi bien fit-elle toujours, et surtout aux pires moments, la fierté, l'orgueil, l'espoir des Portugais : son image est au fond de leur patriotisme. Mais, dans l'œuvre de Salazar et de ses collaborateurs, il est facile de découvrir la reprise et la rénovation du XV^e siècle dans ce qu'il eut de fondamental : un pouvoir national, unificateur, libre dans son action politique; un pays organisé en autarchies, familles, communes, corporations; enfin, l'empire colonial.

Le gouvernement de Salazar s'appelle la dictature et par là il se rattache à toute une tradition portugaise. Mais est-ce vraiment une dictature? Je n'y vois, pour ma part, qu'un régime d'autorité. Ce régime n'a rien de commun avec l'absolutisme d'un Pombal, ni le bon plaisir d'un roi Jean V. Il est constitutionnel, car il ne faudrait pas croire qu'une Constitution dût nécessairement être libérale et parlementaire. Salazar ne peut pas tout faire, s'il peut tout empêcher. La dictature absolue, la dictature prise en ce sens qu'un homme possède sur toute une nation des droits absolus, sans avoir à en rendre compte à personne, n'existe pas, ni ne peut exister : Louis XIV lui-même fut loin d'être absolu. C'est une erreur de notre temps de vouloir à tout prix opposer la thèse à l'antithèse : c'est oublier qu'il y a toujours un troisième terme. Ici, le troisième terme, c'est précisément l'autorité.

Mais autorité, organisation corporative, constitution fondée sur la morale et sur le droit : ces bases du régime instauré par

Salazar sont les bases mêmes de l'Etat chrétien, de l'Etat selon la doctrine et les conceptions catholiques.

Dans le discours qu'il a tenu à Braga, le 28 mai de cette année, Salazar a rappelé d'abord à ses auditeurs que l'ordre, la sécurité et la joie au travail règnent dans le Portugal; il a rappelé ensuite que le Portugal est le seul Etat qui ait réduit ses dettes au lieu de les augmenter et géré ses finances d'une manière exemplaire « Mais, a-t-il ajouté, le renouvellement moral et spirituel est encore plus important que la reconstruction économique. Dans le nouveau Portugal, ni Dieu, ni la vertu ne peuvent être remis en question. La patrie et sa glorieuse histoire, la famille et sa régénération morale, l'honneur du travail et du devoir accompli sont chez nous des principes sur lesquels aussi on ne discute plus. La religion et la vérité sont pour nous une nécessité sociale. La force de l'Etat s'arrête aux limites que lui impose la loi morale. Nous ne tomberons pas dans l'erreur de déifier la puissance, ou la richesse, ou la technique, ou la beauté, ou même le vice. Nous ne doutons pas de la présence de Dieu. L'autorité est pour nous un fait moral et une nécessité humaine. Elle est un don inappréciable de la Providence. Sans l'autorité, la vie sociale ne serait plus possible et il n'y aurait plus de civilisation digne de l'homme. Mais elle n'existe pas pour elle-même, ni dans la famille, ni à l'école, ni dans les fabriques ou les ateliers. Elle n'a de sens et de but que si elle est mise au service de tous les citoyens. Elle n'est pas pour l'Etat un bien, mais une lourde charge au service de la communauté. »

Ce sont là de grandes paroles. C'est même, je crois, la première fois que Salazar s'est prononcé d'une manière aussi catégorique pour l'Etat chrétien, qu'il a opposé aussi nettement l'Etat chrétien à l'Etat laïque, mais aussi à l'Etat bolchevique ou racique. Ce discours me semble ouvrir une nouvelle étape dans le développement du Portugal régénéré.

IV

Mais, comme tout régime, celui de Salazar a ses faiblesses, et je ne voudrais en aucune façon les dissimuler.

* * *

Il en est une précisément, pour enchaîner avec ce que je viens de dire et de citer, dans les rapports de l'Etat avec l'Eglise.

En dernière analyse j'arrive à cette conclusion que, pour le nouveau régime, le problème est de l'ordre moral et que le régime ne peut point se passer des forces morales pour le résoudre. Or, en Portugal plus qu'ailleurs, la grande force morale, c'est le catholicisme, c'est l'Eglise. La république était nettement anticléricale; le régime actuel ne l'est plus, ne peut plus l'être, et Salazar est lui-même un catholique instruit et croyant. Mais je me suis étonné de constater que l'Etat nouveau, jusqu'à présent, a relativement peu fait pour l'Eglise. Il a rendu la liberté au culte catholique de même qu'il la garantit à tous les autres. C'était l'essentiel, mais les juifs et les protestants forment une partie infime de la population, et leurs « confessions » n'ont en rien ce caractère national que possède le catholicisme. Il maintient cependant le régime de la séparation et même se refuse, pour le moment, à négocier un concordat avec le Saint-Siège.

L'Etat nouveau a donc cessé d'être persécuteur, mais il n'a point tout à fait cessé d'être laïque. Bien que Salazar et le Cardinal patriarche de Lisbonne, cet autre grand organisateur, cette autre grande figure du Portugal contemporain, eussent fait leurs études ensemble et qu'ils aient formé ensemble une « république », alors qu'ils étaient tous deux professeurs à l'Université de Coïmbre, ils cherchent visiblement à s'ignorer l'un l'autre.

D'autre part, chez les démocrates chrétiens qui gravitent autour du journal *Novidades* où Salazar a si longtemps collaboré, l'hostilité contre le régime est visible. Je dois dire que cette hostilité me paraît peu intelligente et par ailleurs ingrate : ces messieurs voudraient-ils revenir au temps de la république anticléricale et persécutrice? Ils me paraissent être de ces gens, très nombreux, pour lesquels il est plus pénible d'accepter le bien que le mal : la patience que l'on eut à supporter le mal, il faudrait tout de même l'avoir à supporter le bien et, si l'on se décide à supporter le bien, il faudrait être assez raisonnable pour supporter le mal que tout bien entraîne toujours avec soi dans la vie humaine. Mais laissons ces démocrates qui ne sont que des attardés, tout en n'oubliant pas qu'en Portugal les influences maçonniques avaient réussi à s'infiltrer jusque dans certains milieux catholiques : dans les pays méridionaux, les compromissions, les dédoublements, les tolérances et les promiscuités de ce genre sont plus faciles qu'ailleurs, peut-être grâce à une certaine superficialité d'esprit.

L'explication de l'attitude prise par Salazar vis-à-vis de l'Eglise est analogue à celle de l'attitude qu'il a prise vis-à-vis de la monarchie. La question religieuse et la question monarchique sont encore brûlantes. Il faut laisser le temps faire son œuvre. A se déclarer monarchique, si tant est qu'il en eût envie, comme à se déclarer « clérical », le nouveau régime risquerait pour le moment de compromettre son œuvre. Salazar n'est pas un homme pressé, au contraire; peut-être même ne l'est-il pas assez; mais il sait que « le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui ». Puis il y a une raison personnelle : si l'on ne peut lui reprocher des accointances avec la monarchie, on pourrait lui reprocher d'avoir été l'un des fondateurs du Centre catholique. Il est donc tenu à plus de réserve vis-à-vis de l'Eglise qu'un Mussolini. D'où une certaine déception chez ses anciens amis.

Salazar est un homme d'une telle beauté morale, d'une telle honnêteté, d'une telle abnégation, un homme de convictions si profondes, que l'on peut et doit lui faire pleine confiance, à moins que l'on ne mise sur sa chute, ce qui serait machiavélique. Néanmoins, je suis sûr qu'il partage ma conviction en ceci.

S'il est un pays qui a besoin d'être repris fortement en main du point de vue moral et forcément religieux, c'est le Portugal; s'il est un pays qui a besoin de l'Eglise, du catholicisme, c'est le Portugal; s'il est donc un pays où l'Eglise et l'Etat doivent collaborer, c'est encore une fois le Portugal. L'Etat y a besoin de l'Eglise : l'Etat nouveau veut être un éducateur, un moralisateur; par ses propres moyens — les corporations, l'instruction publique, la surveillance des mœurs, l'austérité même des lois — il peut beaucoup. Mais il ne peut pas tout, il ne pourra jamais l'essentiel. D'autre part, puisqu'il veut être historique et traditionnel, comment négliger cette grande tradition catholique? Les ruines religieuses accumulées par la république et le régime libéral font peine à voir; elles choquent, même esthétiquement. Ces couvents sans moines, ces instituts fermés, Coïmbre sans sa Faculté de théologie, trop d'églises et de sanctuaires désaffectés : tout cela donne l'impression d'un grand corps vide et nu qui attend le retour de son âme.

L'irrégion, avec son corollaire, l'immoralité, qui atteint d'une manière visible des parties étendues du peuple portugais, n'est point très profonde encore, me semble-t-il. Ce peuple est trop foncièrement catholique, il a le catholicisme dans le sang. Mais le Portugal est devenu un pays de mission, et les prêtres manquent : dans le patriarcat de Lisbonne il y a tout au plus un prêtre pour deux mille catholiques. On est en droit de reprocher au clergé portugais, du haut en bas de la hiérarchie, ce que l'on a tant reproché au clergé espagnol : les prélats mondains et politiques, l'ignorance, parfois les mauvaises mœurs, et surtout

l'absence de sens social, la nonchalance, l'étroitesse, la routine. Je me suis convaincu, cependant, d'abord, que le mal n'a jamais été aussi grave que dans certaines régions de l'Espagne; ensuite, que le clergé est, dans son ensemble, bon et instruit; enfin, qu'il possède dans tous les domaines des hommes remarquables. Ce qui lui manque, ce sont d'abord les moyens. Ce qui lui manque, c'est ensuite l'éducation. Le clergé portugais est, toujours dans son ensemble — et malgré de belles et nombreuses exceptions — insuffisamment évolué, insuffisamment cultivé. Voilà, me semble-t-il, ce qui retarde sa collaboration avec l'Etat nouveau. Le besoin se fait sentir de réformes dans les séminaires, le besoin d'une université catholique. On y songe, à cette université, on la prépare. Mais c'est une question d'argent. Je crois donc, pour conclure sur ce point, que l'attitude silencieuse et réservée de Salazar est, dans les conditions actuelles, sage et prudente, dans l'intérêt de l'Etat et dans l'intérêt de l'Eglise. Je crois que le régime de la séparation peut être utilisé, et par l'Etat, et par l'Eglise, pour une action parallèle, avec un but commun, en attendant que les temps soient mûrs. L'Eglise n'est jamais pressée — « Que celui qui a la foi ne se hâte point », parole du prophète Isaïe. Et Salazar non plus.

* * *

Cette faiblesse, qui a l'aspect d'une équivoque et qui n'a pas frappé seulement l'auteur de ce livre, est l'indice, le symptôme d'autres faiblesses qui tiennent au caractère portugais, à l'état actuel de ce pays.

Le Portugal se relève à peine d'une longue maladie, d'une maladie organique. Il est en convalescence, et le peuple le sent. Nous avons interrogé, durant nos randonnées, des Portugais de toutes les classes, mais surtout des classes populaires les plus humbles. Il me souvient que nous fûmes arrêtés, entre Coïmbre et Nazaré, à un passage à niveau. Il y avait là un paysan, un *cabaneiro* en guenilles, qui attendait comme nous le train. Sur ma demande, mon compagnon se mit à l'interroger, et finalement, avec ces précautions qu'il faut avoir quand on entre en conversation avec les gens de la campagne, il lui demanda : « Eh bien! comment cela va-t-il depuis que vous avez Salazar? » Le brave homme s'épanouit et il nous répondit : « Cela va beaucoup mieux. » Et, certainement, il n'exprimait pas une opinion personnelle.

Les faiblesses du régime ont donc pour cause les faiblesses mêmes du peuple portugais. Il y a d'abord une faiblesse physique, indéniable. Elle vient d'une hygiène déplorable encore. Le nombre des tuberculeux est anormal. Sans parler des maladies vénériennes. Ce qui m'a frappé, c'est que ce peuple n'aime pas les exercices physiques. Il est extrêmement rare de le voir s'y livrer : une seule fois, sur une route de l'Alentejo, j'ai rencontré des cyclistes qui s'entraînaient. Le régime le sait, et il commence de réagir. L'organisation corporative lui en donne l'occasion.

Il y a aussi une faiblesse dans la race elle-même. Surtout dans le Sud, à partir de Coïmbre, il y eut trop de métissages avec des races exotiques. Il faut se rappeler qu'à partir d'Henri le Navigateur, comme on le voit dans la chronique d'Azurara, on a commencé d'acclimater systématiquement des nègres africains en Portugal. C'était d'abord pour une raison d'apostolat : on voulait en faire de bons chrétiens, et l'on y réussit. Mais sous Jean II on remplaça la main-d'œuvre morisque par celle des nègres importés en masse. Au XVIII^e siècle, les grandes familles portugaises, comme dans les colonies, avaient à leur service des troupes de serviteurs nègres, au point qu'il existait à Lisbonne une église spéciale pour eux. Il n'y aurait rien à dire à cela, au contraire, si l'importation des nègres dans le Portugal avait été réglementée, si elle avait été destinée à former, dans le

Portugal, mais pour les colonies portugaises, une élite indigène : sous Henri le Navigateur, ce fut l'idée première. Le fait est que des métissages se produisirent, aux dépens de la race portugaise. Dans certaines régions, il y eut une infiltration de sang nègre qui se diffusa peu à peu. Sans oublier les mélanges qui se firent aux colonies mêmes. C'était inévitable : on constate un cas analogue en Hollande et même en France, bien qu'à un degré moindre. Aujourd'hui, il est très rare de rencontrer en Portugal et même à Lisbonne des gens de couleur. Cependant le croisement des sangs est visible chez beaucoup d'individus. Sans tomber dans le racisme, des mesures pour la protection de la race portugaise pourraient être prises.

Les deux grands obstacles auxquels se heurte le régime, c'est l'individualisme et la nonchalance. A quoi j'ajouterai l'habitude enracinée de l'inexactitude. La résistance au régime commence dans la petite bourgeoisie et finit dans les hautes classes, et surtout chez les intellectuels. L'individualisme se rebelle aux sacrifices exigés par le régime pour des raisons de salut. Le « Portugais moyen » regrette le bon temps des déficits et des facilités qui en étaient la conséquence. Il trouve qu'on a fait assez d'économies et que l'on pourrait maintenant entamer les réserves. M. Léon de Poncins raconte dans son livre récent sur le Portugal qu'une dépense fut proposée en Conseil des ministres — c'était naturellement avant Salazar. Mais où prendre l'argent? « C'est bien simple, répondit quelqu'un, on le prendra sur le déficit. »

Le seul moyen de corriger peu à peu ces défauts, ou du moins de les atténuer, c'est dans la continuation du régime. Il ne faut pas oublier que le peuple portugais est éminemment éduqué, intelligent, réceptif et, dans sa grande majorité, facile à gouverner. Vis-à-vis des adversaires irréductibles et incorrigibles, l'arme est la sévérité. L'Etat nouveau doit surtout se méfier des adversaires déguisés, camouflés, que je soupçonne encore nombreux dans l'administration, les services publics, peut-être plus haut encore.

J'estime que l'Etat nouveau doit s'occuper davantage de la jeunesse, et surtout de la jeunesse intellectuelle. C'est pour lui une question vitale. Il serait perdu, tôt ou tard, s'il ne savait pas gagner la jeunesse, l'enthousiasmer, l'organiser, lui inspirer l'esprit combatif, l'esprit de sacrifice à un idéal. Salazar, je le sais, n'aime pas les « chemises », mais il doit savoir que la jeunesse, dans tous les pays, aime qu'on l'aime, demande à servir, a besoin de panache et de décor.

* * *

Une autre réforme, correspondant à une autre faiblesse, me paraît s'imposer : celle de l'armée. La marine, si importante pour un pays de côtes et de colonies, fut l'objet du premier effort. Mais une marine finit par être impuissante si elle n'est soutenue par l'armée de terre. Les troupes coloniales sont excellentes; aussi bien ont-elles depuis longtemps fait leurs preuves. Je dois avouer, et je ne suis pas ici sans compétence, que les troupes métropolitaines ne m'ont point satisfait. Le soldat fait une très bonne impression. Mais l'ensemble du système me paraît défectueux. C'est qu'un lourd handicap pèse sur l'armée. Trop longtemps, elle fut gâtée par la politique, envahie par l'officier et le sous-officier politiques. Trop longtemps, on a négligé son instruction et son matériel. A la fin, dans les armées de la république, il y avait trop de cadres et pas assez de soldats; le service militaire n'était qu'une plaisanterie et du temps perdu pour les hommes. Il s'agit de réformer tout cela. Sans doute, il y a des corps à traditions; l'individualisme portugais se manifeste militairement par des hommes de haute valeur et de grand courage, des « as », par exemple dans la cavalerie et dans l'aviation.

Sans doute, on ne saurait exiger d'une armée méridionale la tenue extérieure et la correction dans les mouvements de l'armée allemande ou suisse : elle supporterait malaisément le drill. Mais j'ai vu des défilés et des manèges d'armes assez lamentables, je dois l'avouer. Je ne jugerai jamais d'une armée d'après les défilés, c'est un critère trompeur. En revanche, je la jugerai d'après la discipline du service intérieur, le service en campagne, la manière dont les officiers savent s'occuper de leurs hommes et les instruire eux-mêmes. Il y a — des officiers me l'ont dit — beaucoup à faire dans ce sens. Une réforme des cadres s'impose, et une instruction pratique des cadres qui sont trop théoriciens. Une réduction aussi : l'armée portugaise compte trop d'officiers de bureau et de surnuméraires. En revanche, elle compte trop peu d'hommes. Sous la république, il avait été question d'introduire en Portugal le système de milices; des raisons de sécurité politique l'ont empêché. Mais les réserves sont presque totalement inutilisées : question d'argent. Mieux vaudrait, me semble-t-il, se servir de la petite armée que l'on possède — une trentaine de mille hommes, plus quelque cinq mille hommes pour l'armée de l'intérieur, la garde républicaine — la sortir davantage de ses casernes et de ses places d'exercice, donner aux unités des effectifs normaux, des effectifs de combat, quitte à diminuer le nombre des régiments, et les outiller d'une manière qui les rende immédiatement utilisables : alors, on aurait, à peu de frais, un véritable instrument de guerre qui pourrait entrer en ligne instantanément. Les premières classes d'âge de la réserve, dont les cadres seraient tirés de l'armée permanente, au moins en partie — surtout des cadres de sous-officiers — pourraient former une armée de seconde ligne, composée elle-même d'unités indépendantes, organisées régionalement pour que la mobilisation soit plus rapide. Enfin, il faudrait constituer sur place des corps de frontière spécialement instruits. Cela suffirait aux besoins du Portugal qui n'a d'autre voisin que l'Espagne — un voisin parfois dangereux — mais qui devrait avoir toujours prêt un corps expéditionnaire.

Je m'excuse de cette digression : j'ai enfourché mon dada. Mais, avant d'en descendre, j'ai encore à dire ceci : l'armée est le plus puissant moyen d'éducation nationale. A bien des égards, elle est supérieure à l'école. Le citoyen y apprend à servir son pays gratuitement, ou à peu près, en tout cas sans gagner de l'argent, et c'est une leçon d'idéalisme. Il y apprend à connaître son pays et à l'aimer. Il y gagne l'esprit de corps, le sentiment de la confraternité, du coude à coude. Il y acquiert l'esprit de discipline et d'exactitude. Pour une race qui a besoin d'entraînement physique et d'hygiène, rien ne vaut l'armée. Le Portugais n'aime pas le service militaire : il faut lui apprendre à l'aimer, et pour ce à le comprendre; il faut lui inculquer cette notion que, dans un pays de vieilles traditions médiévales et dont l'indépendance est toujours menacée, le port des armes est un droit du citoyen, et non pas seulement un devoir. Salazar, en assumant le ministère de la Défense nationale, montre qu'il va donner à l'armée de terre la même impulsion qu'il a donnée à la marine, et qu'il est conscient des réformes dont cette armée de terre a besoin.

* * *

Je viens de nommer Salazar. Une autre faiblesse du régime, c'est qu'il dépend d'un seul homme. Si le chef du gouvernement, qui est l'âme de la nation, venait par malheur à disparaître, que deviendrait le régime? Un homme comme Salazar trouverait difficilement un successeur. Il a déjà tant de peine à trouver les hommes de sa politique, les hommes qui comprennent sa pensée; il s'use à tout faire par lui-même et à tout vérifier; il ne peut compter que sur une petite équipe. En revanche, il est encore

jeune, il est fort. Homme providentiel, la Providence le conservera au Portugal. Mais la question du successeur est la question vitale de toutes les dictatures, de tous les régimes d'autorité.

* * *

Faut-il compter l'analphabétisme comme une faiblesse du Portugal? Il est désagréable aux Portugais que l'on touche à cette question. De fait, les 60 % de la population sont encore illettrés; il est vrai qu'il faut défalquer de ce nombre les enfants en bas âge. Mais le pourcentage diminue chaque année à mesure que se développe l'instruction publique. Le régime fait un gros effort dans ce sens. Il ne cesse de construire des écoles; cependant le pays aurait besoin de 14,000 écoles primaires rurales pour avoir un réseau scolaire complet. Tous les plans sont faits; on les applique méthodiquement, à la manière de Salazar. Ce qui contribue au recul de l'analphabétisme, c'est la Constitution elle-même qui exige que chaque citoyen sache lire et écrire. On voit, d'après les statistiques, que beaucoup de Portugais, entre leur vingtième et leur soixantième année, se remettent à l'école afin de pouvoir exercer leurs droits de citoyen. Pourtant il faudrait avoir soin de ne point exagérer les inconvénients et les dangers de l'analphabétisme. Une instruction mal distribuée, propagatrice d'idées fausses et nocives, une instruction qui détruirait la culture naturelle du peuple serait un remède pire que le mal. Ici, le Portugal peut bénéficier de son propre retard en étudiant de ce point de vue les expériences faites et les résultats obtenus dans les autres.

Ce qui me paraît le plus important, c'est de commencer par la tête, de former dans les universités des élites qui ne soient pas seulement intellectuelles, mais nationales et sociales, d'éduquer d'abord les éducateurs. Aujourd'hui, dans bien des domaines, le Portugal a besoin de maîtres étrangers. Il est bon que les Portugais sortent, car ils ne le font point assez; il est meilleur que l'on fasse venir en Portugal des maîtres bien choisis. C'est d'ailleurs dans la tradition de ce pays qui a toujours eu besoin de l'Europe.

* * *

Mais il ne faudrait point sous-estimer la force ni du régime, ni du Portugal lui-même.

La force du régime est dans sa nécessité. Elle est dans son œuvre. Elle est dans la personne de son chef, le génie, la beauté morale, les principes, les méthodes, la volonté de Salazar. Elle est dans l'exemple entraînant qu'il donne à son peuple. Elle est dans l'amour et le respect que la majorité d'un peuple lui voue, dans le prestige qu'il a reconquis au Portugal. Elle est enfin dans l'élite qui l'entoure.

Les buts précis que Salazar a posés devant son peuple, le souffle de grandeur qui traverse le Portugal sont en train de le rendre à lui-même. Déjà le Portugal n'est plus ce qu'il était avant 1926. Sa physionomie même physique a changé. Et sa physionomie morale. Les défauts reculent, les qualités de la terre et de la race reparaissent. Le XIX^e siècle et surtout le premier quart du XX^e ne sont pas toute l'histoire du Portugal : il y a les huit siècles antérieurs. Durant ces huit siècles, le Portugal n'a connu que deux guerres civiles : en 1449, lors de la révolte de l'infant Pierre; en 1245, lors du soulèvement contre Sanche II. Il n'est pas exact de prétendre que le Portugal est le pays des révolutions. Au contraire, le peuple portugais obéit toujours à ses chefs, lorsque ses chefs travaillent pour lui, se consacrent à lui, font appel à son patriotisme et savent satisfaire son besoin de mission et de grandeur.

Mais, que le Portugal le sache bien, dans les circonstances actuelles, il joue son indépendance, son existence sur le régime

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

de Salazar. La chute de ce régime pourrait bien être, en effet, la fin du Portugal lui-même.

Au moment où je termine cette étude, la guerre civile déchire et ruine l'Espagne. Nous assistons à la lutte entre le monstre et le héros. Tout ce que le peuple espagnol renferme en soi d'héroïsme et de cruauté, de noblesse et de bassesse, tous ces contrastes extrêmes qui m'avaient frappé durant mon voyage se révèlent et s'exaspèrent dans ce combat entre la révolution et la contre-révolution. De son issue dépend notre sort à nous, celui de l'Europe, mais aussi et d'abord celui du Portugal. Une Espagne rouge, ce pourrait être, en effet, pour la petite république lusitanienne, l'absorption, la perte de sa liberté, la ruine matérielle et morale, et la ruine dans le sang. A cette pensée, mon cœur se partage entre mes amis espagnols et mes amis portugais. Que Dieu sauve l'Espagne et garde le Portugal! Qu'Il nous sauve et nous garde avec eux!

Car une intrigue se noue, au moment où je rédige ces lignes, contre le Portugal et le régime de Salazar, une intrigue dont le foyer est à Moscou. Or, comme l'écrit M. Monteiro dans le *Journal de Genève* de ce 22 septembre, « l'attitude portugaise représente la défense des grands idéals et des grands intérêts occidentaux; on doit espérer qu'elle éveillera la conscience de certains dangers qui ne sont pas exclusivement portugais ».

Comte GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur
aux Universités de Berne et de Fribourg.
Membre suisse
à la Commission de Coopération intellectuelle
à la S. D. N.

Faucille sous l'école, marteau sur la Société⁽¹⁾

Nos temps sont plus poignants que l'époque des Croisades. Il ne s'agit plus seulement d'arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles : il s'agit de monter la garde autour de tabernacles divins — l'âme de tous nos frères dans le Christ — menacés par l'assaut d'un athéisme qui, jamais, ne s'est affirmé dans le monde avec la violence et l'universalité que nous lui connaissons aujourd'hui.

A la parole du Christ : « Je suis la Voie, la vérité, la vie », s'oppose avec une satanique audace la parole de Lénine : « Il faut combattre la religion; voilà l'A B C. du marxisme intégral ».

Les deux cités sont dressées l'une contre l'autre.

L'heure qui s'annonçait au cadran de ces cent cinquante dernières années a sonné. Jacques Piou l'avait prédite, celle-là où « restent seules sur le champ de bataille les deux armées rivales, habituées à se combattre depuis l'origine, l'une pour l'idée divine avec ses vérités et ses espérances éternelles, l'autre pour l'idée matérialiste avec ses aspirations et ses convoitises purement humaines ».

Et nous voici, catholiques du monde, — mais nous surtout, catholiques des pays latins, acculés à une lutte dont nous devons être les triomphateurs.

Le matérialisme a pris corps et visage : c'est le communisme.

Ne nous y trompons pas. Le communisme, c'est deux choses.

(1) Discours prononcé à l'Assemblée générale du 53^e Congrès des Jurisconsultes catholiques français, sous la présidence de S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, le 26 octobre 1936.

Si c'est le marxisme orthodoxe qui, à travers et par la lutte des classes, poursuit un rêve messianique de précellence et de domination du prolétariat, — c'est aussi, et surtout, une conception de vie qui prétend offrir, ou plus exactement imposer partout, une doctrine complexe du problème de la destinée.

C'est un Absolu, que S. S. le Pape dénonçait il y a quelques mois, comme « le premier péril, le plus grave et le plus général... péril que beaucoup, beaucoup trop, semblent ignorer ou dont ils ne veulent pas reconnaître la gravité et l'imminence ».

Péril premier et péril grave, parce qu'en tuant Dieu dans la conscience de l'homme, le communisme matérialiste et athée décapite la personnalité humaine et fait de la société une jungle caractérisée par « la vacance de l'idéal ».

« La vacance de l'idéal », expression par laquelle Henri Goffinet, un des grands orateurs du Congrès de Malines, dépeignait un monde qui porte la peine non seulement de son paganisme, mais de sa décatholicisation : « Comment! parmi les nations, les unes ont contesté qu'elles eussent à plier le genou devant le Créateur; à observer ses lois; les autres ont contesté, du moins, que le Créateur eut un représentant vivant sur la terre, liant et déliant en son nom les peuples et les rois. Quant aux juristes, les grands prêtres de ce droit sur lequel on a voulu fonder la paix universelle, ils ont fait du droit une divinité indépendante. Ils ont dit : Le droit, c'est la loi de l'Etat, c'est ce qui est écrit. Tout le reste : le droit naturel? chimère; les lois de la morale? métaphysique; les droits de Dieu? théologie; les droits de l'Eglise? cléricalisme! Messieurs, comprenez-vous? s'il n'y a rien qui vienne en imposer le respect à la conscience, qui descende d'en haut pour le consacrer, s'il n'y a pas d'idéal pour le transfigurer... oh! alors, comprenez-vous que simplement parce qu'il n'a plus d'idéal plus grand que lui-même, le droit n'a plus d'âme?... »

Le droit n'a plus d'âme, et l'homme est le jouet de la tyrannie capricieuse et souvent sanguinaire d'autres hommes.

Dieu renié, c'est un congé sans phrases signifié à la morale remplacée par une éthique nouvelle, que dans son étude sur la religion Lénine a définie avec cynisme :

« Le but auquel nous tendons est saint, voire scientifique; la société sans classes se formera nécessairement et nous, communistes, combattant pour la réaliser, nous ne connaissons d'autre éthique que le choix des moyens tactiques pour mener à bonne fin ce combat. Il faut que nous soyons résolus à n'importe quel sacrifice, et même au besoin à pratiquer tout ce qui est possible : ruses, artifices, méthodes illégales; prêts à taire et à dissimuler ce qui est la vérité; bref, c'est des intérêts de la lutte des classes que nous déduisons notre morale. »

Et c'est en raison de cette morale-là, notamment, que le journal des instituteurs russes, édité sous la direction de la veuve de Lénine, déclare que pour une jeune fille russe, « résister au viol, c'est agir en opposition avec la révolution communiste d'octobre ».

Restons-en là.

La Russie, le Mexique — et avec quelle tragique horreur, aujourd'hui, l'Espagne — nous montrent qu'aux points de vue spirituel, moral et social le matérialisme est essentiellement destructeur, et qu'« aucune construction réelle n'est possible en dehors de l'esprit. Il n'existe pas d'esprit sans droit. Il n'existe ni esprit, ni droit, sans Dieu ».

Vous me permettez donc de reprendre le mot d'un Français, et de redire avec Gustave Hervé que le matérialisme est « une cause de mort certaine pour notre Europe, si le miracle chrétien ne se renouvelle pas ».

Comment peut-il se renouveler?

D'une manière fort simple si l'on veut admettre — comme il

se doit — qu'une société gravite sur un axe dont les deux pôles sont l'enfant et Dieu.

On sauvera le monde en introduisant Dieu à l'école.

Le communisme n'a qu'un objectif : l'en chasser.

En 1929, Lounatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique, dogmatisait : « Chez nous l'Instruction ne peut pas ne pas être communiste; donc elle ne peut pas ne pas être antireligieuse ».

En juin 1934, à la deuxième Conférence des instituts scientifiques antireligieux, le principe était affirmé : « L'éducation communiste de l'enfant comprend obligatoirement l'éducation antireligieuse ». Et l'on précisait quelques jours après : « Les institutions scolaires soviétiques doivent préparer les sans-Dieu militants ».

Et pour que l'enfant se sente membre de la grande armée des sans-Dieu, on le met en contact avec d'autres enfants ou adolescents appartenant à des groupements d'athées militants avérés, tels que les jeunesses communistes, ou l'organisation des pionniers rouges dont le vice-président de l'Union des Sans-Dieu se plaisait récemment à reconnaître qu'elle exécutait « avec honneur le testament de Lénine concernant l'éducation communiste systématique dont un des éléments essentiels est la lutte pour une philosophie sans-Dieu ».

Pourquoi cette rage antireligieuse ?

Nous en cueillons l'aveu, mieux que dans un discours ou dans un livre : dans une devise, qui est celle de l'Union des Sans-Dieu militants : « La lutte contre la religion, c'est la lutte pour le socialisme ».

Cela revient à dire — et c'est la vérité — que l'école soviétique est un instrument de gouvernement.

Si, en Russie, il s'est opéré de ce chef une révolution dans le domaine de l'enseignement, force nous est de constater qu'en d'autres pays cette révolution se prépare par des voies plus ou moins directes, mais qui procèdent toutes d'une intention identique et aboutissent à un même but.

Il y a quelques siècles, l'objectif principal de l'enseignement était d'ordre religieux; avec la Renaissance, cet objectif se double d'un souci de culture. C'est la formation intellectuelle et morale qui caractérisa encore l'enseignement chez nous, au XIX^e siècle, bien que dès le dernier quart de ce siècle se marquât une tendance d'affranchissement à l'endroit de la morale traditionnelle fondée sur la religion et le dogme : la loi scolaire belge de 1879 et la loi Ferry de 1882 donnèrent asile à cette « neutralité » qui a normalement évolué pour se muer de nos jours, en France, en laïcité.

Voici enfin que l'aspect religieux et culturel de l'enseignement fait place à un caractère nouveau que l'on cherche à lui donner, — qu'en certains pays on lui a donné déjà, — en l'envisageant sous l'angle de ce que l'on pourrait appeler son potentiel social ou même ouvertement politique.

Comme l'U. R. S. S. a fait de son école la pierre d'angle d'une société matérialiste; comme le syndicalisme français fait de l'Ecole Unique une des pièces maîtresses de son programme et y confie le meilleur de ses espoirs, — ainsi des socialistes se sont déjà levés, en Belgique, pour réclamer de l'enseignement une collaboration à leur œuvre politique.

Ce processus n'a rien d'inattendu; il se développe suivant la logique d'un principe dont on ne soulignera jamais assez la nuisance, et dont on n'évitera les effets mortels qu'au prix d'une réaction énergique : il s'agit du principe de l'autonomie humaine à l'égard de tout primat spirituel; en d'autres termes, du rationalisme.

Comme tout cela s'enchaîne, et combien l'étonnement est naïf de ceux qui s'étonnent que la répudiation de Dieu ouvre la voie à l'anarchie!

Parcourons ce chemin qui conduit de l'irrégion au désordre social.

Selon Marx et Engels, « les lois, la morale, la religion sont autant de préjugés bourgeois derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois ». De là découle, chez Lénine, cet A B C du marxisme intégral, qui est la lutte contre la religion.

C'est le principe de Marx que reprenait récemment Marceau Pivert dans son ouvrage sur l'Eglise et l'Ecole. D'après lui, la pensée religieuse n'a jamais eu d'autre but que de soutenir l'ordre établi, et de soutenir une éthique appropriée. Ce qui fait que (dans sa théorie) la pensée laïque identifiée avec la pensée prolétarienne a pour caractère essentiel d'être « l'insurrection permanente » contre les idéologies et les systèmes régnants. Et dès lors tout s'enchaîne et tout s'explique : l'école étant, pour l'Eglise, un des moyens d'asseoir son ordre, « de perpétuer la hiérarchie sociale avec laquelle elle se confond », il est évident qu'à cette école religieuse doit s'opposer l'école prolétarienne laïque, « intégralement épurée de toute tradition religieuse ».

Et nous possédons d'un coup toutes les données de la question qui nous occupe : la religion, l'Eglise, la hiérarchie sociale, l'école laïque et l'athéisme. En même temps on nous découvre le rôle et les moyens d'action de l'école laïque, qui bouleversera l'ordre social existant en renversant l'Eglise et en répudiant la religion, « préjugé bourgeois ».

Mais pour que le marxisme voie dans la religion un obstacle à la révolution sociale qu'il poursuit, c'est donc qu'entre lui et elle des antinomies irréductibles doivent exister.

Oui. Le marxisme entend réaliser l'idéal humain « sur cette terre, sans tenir compte du monde invisible », écrivait M. Vandervelde en 1907 dans une étude fameuse sur le socialisme et la religion. Il y a donc, conclut-il, contradiction entre les principes socialistes et les principes chrétiens; il y a aussi antagonisme pratique. En d'autres termes — et c'est ce qu'il écrivait en 1894 — « la lutte contre l'Eglise est le complément indispensable de la lutte des classes ».

Et c'est lui encore qui a dit : « C'est pour détruire les religions dogmatiques que les socialistes se sont tournés vers la libre pensée. Il n'y a pas de milieu entre ces alternatives : retourner aux idées religieuses... ou entrer dans la libre pensée, qui doit amener la victoire du socialisme ».

Libre pensée et socialisme qui se disent deux forces dirigées vers un même but : l'émancipation humaine, c'est-à-dire l'essence et l'objet du laïcisme.

Emancipation intellectuelle, dit la libre pensée.

Emancipation sociale, ajoute le socialisme.

En fin de compte, ce serait le socialisme qui aurait raison, Comment? D'une manière simple, logique, inéluctable.

L'émancipation humaine, c'est la répudiation des dogmes. De quels dogmes? Des dogmes religieux, dit la libre pensée. Mais la socialisme en hérite : de tout dogmatisme.

Qu'est-ce à dire? Le Congrès international des instituteurs socialistes, tenu à Hambourg en 1931, répond : « Certes, si l'esprit laïque s'est formé en s'opposant à la domination de l'Eglise, il y a d'autres forces qui tentent d'exercer sur l'école un contrôle et une autorité. Nous pensons que l'école ne doit pas servir à une propagande quelconque en faveur d'un régime ou d'une thèse. » Or à l'heure actuelle, d'après l'auteur de cette déclaration, l'école défend un régime, une tradition. Cette école doit être dénoncée. Il continue :

« L'éducation traditionnelle, parce qu'elle habitue l'enfant à la docilité et à l'obéissance, convient à un Etat autocratique. Dans une démocratie, ce sont là autant d'obstacles à la prospérité de la société et du gouvernement. »

C'est logique, n'est-ce pas? Puisqu'il est question d'émanci-



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

HOPITAUX, HOSPICES, MAISONS DE RETRAITE,
PENSIONNATS, CONGRÉGATIONS, ETC.

Partout où il faut UN BON LIT

Il faut un MATELAS

SIMMONS

MON MATELAS

CONFORT

Quiétude Nuit-Bleue

le fameux matelas

HYGIÈNE

Nuit-Bleue

le matelas de choix

PRATIQUE

Bien-Etre

le matelas d'usage

ÉCONOMIE

3 MODÈLES : Mêmes Matières premières
Même Finition
Même Garantie



Société Anonyme Belge **SIMMONS**

616-618, chaussée de Louvain, BRUXELLES

Tél. 33.14.13

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

USINE DE CAMELS & TOFFEES

■ "LONCA" ■

ESSCHEN (prov. d'Anvers)

Tél. : Esschen 15 - Reg. Com. d'Anvers 238.79

Spécialité de caramels et toffees fins
pour les couvents

Echantillon aux prix de gros contre remboursement franco
dans toute la Belgique, 250 grammes de chaque article.



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

païon et d'autonomie, pourquoi maintenir encore une discipline?

« Plus de Dieu! » dit la libre pensée.

Et le marxisme continue très logiquement, encore un coup, — puisqu'en supprimant Dieu on a sapé la base de toute autorité : « Ni Dieu ni maître. »

Seulement, en l'occurrence, les socialistes sont dépassés et devancés : le communisme les précède sur la voie de la pédagogie nouvelle, prolétarienne, laïque et athée!

Un des actes les plus pressés du gouvernement révolutionnaire espagnol, en 1931, fut de supprimer, par décret, l'enseignement du catéchisme.

Nous avons vu que les communistes russes avaient fait de la lutte contre Dieu un des moyens principaux de leur propagande? Pourquoi! C'est S. S. le Pape qui nous répond : « Parce qu'ils savent fort bien qu'une fois enlevée du cœur des hommes la foi en Dieu, ils pourront faire tout ce qu'ils voudront. »

Nous savons aujourd'hui avec quels résultats en Espagne. Qu'il me suffise de rappeler une déclaration, depuis lors plusieurs fois prophétiques, d'un grand économiste belge du XIX^e siècle et qui n'était pas catholique : « Sans la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, la morale manque de base et de sanction, et, par conséquent, l'ordre social, qui repose sur les notions de justice, de droit et de devoir, est miné dans ses fondements. Si donc toute idée religieuse devait s'évanouir, un retour à la barbarie serait inévitable. »

Mais bien avant nous, bien avant Laveleye, Platon avait dit déjà que le sophiste qui affranchit les esprits de la loi de la vérité est le complice du démagogue qui libère les individus de la loi sociale.

C'est pourquoi, amené à vous parler du communisme et de l'enseignement, j'ai synthétisé ma pensée en m'appropriant les emblèmes soviétiques : faucille sous l'école, marteau sur la société.

La faucille sous l'école, c'est l'éradication de l'idée divine dans l'œuvre d'éducation; le marteau sur la société, c'est de l'autre main, mais dans un geste concomitant, le saccage de notre civilisation bimillénaire et le retour au paganisme, c'est-à-dire à la barbarie.

Le salut de notre civilisation, de notre trésor collectif de spiritualisme; la sauvegarde de l'éminente dignité du travail, patiemment instaurée sous l'effet de la doctrine sociale de l'Eglise; le respect de la personnalité humaine, joyau sans prix de l'homme libre ne répondant de ses actes qu'envers Dieu; — c'est tout cela, l'enjeu de la bataille que livrent aujourd'hui et que devront poursuivre demain ceux qui, comme nous, entendent rester les bons soldats du Christ.

La lutte est rude; les chocs, peut-être, seront rudes. Avec Montalembert — orateur géant du premier Congrès de Malines : « Ne nous laissons jamais supposer de ne pas accepter les conditions d'une époque militante. »

Et que la chrétienté se ligue sous le *labarum* de Constantin!

CH. DU BUS DE WARNAFFE,
Ancien Ministre,
Membre de la Chambre des Représentants.

Comme de coutume, à l'occasion de la Toussaint, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Les Cadets de l'Alcazar⁽¹⁾

Les Rouges, depuis cinq jours, ont occupé Tolède.

Dès le 22 juillet, le colonel don José Moscardo y Ituarte, commandant de l'Ecole des Cadets, a dû s'enfermer dans l'Alcazar avec tous ceux que l'avance des miliciens a contraints à y chercher refuge. Il y a près d'une semaine qu'ils vivent à l'abri de ses lourdes murailles, prêts à subir un siège, dont tout alors leur fait croire qu'ils verront bientôt la fin.

Cette cinquième journée a été relativement calme : rien que des escarmouches entre miliciens et gardes civils, parmi les étroites ruelles qui montent de la place Zocodover. Soudain, dans le bureau du colonel, l'appel du téléphone retentit (car les assiégeants l'utilisent toujours pour transmettre leur sommation aux défenseurs de l'Alcazar) :

— Colonel Moscardo? interroge une voix au bout du fil.

Que lui veut-on encore? A tous les appels qu'on lui a adressés, ces jours derniers, pour qu'il consentît à se rendre, n'a-t-il pas invariablement répondu non? Mais déjà la voix poursuit :

— Votre fils est notre prisonnier... Si vous ne vous rendez pas, nous le fusillerons.

A peine le colonel Moscardo a-t-il répondu : « Je ne me rendrai jamais! » qu'il reconnaît, au téléphone, la voix de son fils, un jeune homme de dix-huit ans qui faisait ses études d'ingénieur à Madrid et dont il ignorait encore qu'il fût à Tolède entre les mains de l'ennemi.

— Père, entend-il soudain, les hommes qui sont là disent qu'ils vont me fusiller... Rassurez-vous, ils ne me feront rien...

— Pour sauver ta vie, mon fils, ils veulent me prendre l'honneur et celui de tous ceux qui me sont confiés... Non, je ne livrerai pas l'Alcazar... Remets donc ton âme à Dieu, mon enfant, et que sa volonté soit faite.

... D'une main tremblante, le colonel Moscardo n'a pas raccroché l'appareil qu'il entend un feu de salve déchirer l'air du soir, puis retentir jusqu'au fond du ravin qui cerne la citadelle.

Les Rouges ont tué son fils, qui est mort en criant :

— Vive l'Espagne! Vive le Christ-Roi!

* * *

Il n'y aurait qu'à frémir, puis à s'incliner, admirer, si, dans les sanglantes ténèbres de cette guerre d'Espagne, où les fils d'une même race manifestent un égal mépris pour la mort, de tels héros ne faisaient briller de sublimes clartés.

Un si digne, un si beau, un si saint langage nous découvre le sens d'une lutte où sont aux prises les forces farouches, celles qui avilissent, défigurent un malheureux peuple, et les nobles énergies qui veulent sauver ce qui ne lui semble plus que des chimères : la foi, la fierté, l'honneur de l'homme espagnol et de l'homme tout court.

Toute l'histoire de l'Espagne s'inscrit ainsi dans une suite d'images violemment contrastées, couleur de sang et d'or. La résistance des Cadets de l'Alcazar est la dernière de toutes et l'une des plus belles : elle incarne l'âme espagnole en un puissant symbole qui, dès l'abord, a transfiguré ces combats.

(1) Copyright 1936 by Librairie Plon. Ces pages sont extraites d'un livre sur l'Épopée de Tolède, qui paraîtra prochainement.

UN PRÊTRE

Le 10 septembre, le gouvernement de Madrid donne l'ordre d'évacuer les femmes et les enfants qui restent dans Tolède : on les conduit dans la campagne, où des campements sont installés. D'ores et déjà, les Rouges ont décidé de faire sauter l'Alcazar. Une dernière tentative cependant sera faite auprès des assiégés : n'ont-ils pas demandé qu'on leur envoie un prêtre afin de pouvoir mourir chrétiennement? Les marxistes croient habile de le leur accorder. Mais pour que les rebelles n'aient aucun soupçon sur l'identité de ce missionnaire, il faut leur déléguer un homme qu'ils connaissent. Tous les Espagnols savent le nom de don Enrique Vasquez Camarasa, chanoine de la cathédrale de Madrid, prédicateur célèbre à qui, tout récemment encore, l'ambassade d'Angleterre a confié une intervention délicate. C'est à lui que le gouvernement s'adresse.

Le 11 septembre, dans la soirée, le chanoine Camarasa arrive en automobile à Tolède. Vêtu d'un habit laïc, un complet bleu foncé, il est aussitôt introduit auprès du Comité de guerre, qui décide de le faire monter le lendemain matin, vers 9 heures, à l'Alcazar.

Pour en avertir les assiégés, on s'est servi du haut-parleur installé dans une des rares maisons qui restent encore debout devant la citadelle.

— *Alto, alto, Alcazar!*

Tout se tait; puis les assiégés sont informés par le microphone que l'abbé Camarasa est à Tolède.

Les derniers habitants de la ville regardent avec curiosité cet homme de haute stature, tête nue, les cheveux gris, qui s'avance en compagnie du commandant Barcelo et du capitaine Sediles. Sur leur passage, quelques volontaires lèvent le point en criant :

— *Vive la République!*

La foule les imite. Et lorsqu'en réponse au salut prolétarien, les officiers qui l'entourent lèvent, eux aussi, le poing, le père Camarasa n'hésite pas une seconde : la main fermée, il fait le geste du *Frente Popular*. Les miliciens l'acclament...

Le commandant Barcelo, un lieutenant et le prêtre montent ensuite vers l'Alcazar, avec un drapeau blanc. Le feu cesse. Un silence solennel emplit Tolède.

Un officier de la citadelle, le capitaine Varela, s'avance vers les parlementaires, puis s'arrête à dix mètres d'eux.

— Donnez-nous votre parole, dit le commandant Barcelo, que vous respecterez la vie de don Enrique Camarasa, et que vous n'essayerez pas de le retenir parmi vous.

Le capitaine Varela se tourne vers l'Alcazar, et une voix répond :

— Le colonel commandant en chef vous donne sa parole.

Don Enrique s'incline alors vers le commandant Barcelo, et marche seul vers la forteresse. Dans sa main gauche il tient un mouchoir blanc et un sac qui renferme les objets sacrés, le surplis et l'étole; dans sa main droite un grand crucifix de bronze. Quand il arrive auprès du capitaine Varela, celui-ci lui bande les yeux avec le mouchoir, le prend par la main et le guide vers les profondeurs obscures des souterrains. Le feu va cesser durant trois heures.

Tandis que le prêtre est dans l'Alcazar, plusieurs miliciens, sans armes, s'approchent des remparts et tendent des cigarettes à quelques assiégés qui viennent leur parler. Cette fraternisation dans la guerre civile est l'une des images les plus singulièrement émouvantes de cette lutte atroce!

Vers midi, le père Camarasa reparait, tenant le crucifix, le sac et le mouchoir qui a servi à lui bander les yeux — ce que, cette fois, l'on néglige de faire. L'air accablé, le visage défait, de la terreur dans les yeux, il rejoint le commandant Barcelo

et le capitaine Sediles; puis, en hâte, il les entraîne pour leur dire quelles heures il vient de vivre dans ces horribles souterrains dont il respire encore l'odeur des cadavres...

Quant au reste, le prêtre ne peut s'en ouvrir davantage. On sait seulement qu'il a administré les sacrements aux grands blessés et aux mourants, fait communier des centaines d'hommes et de femmes, baptisé deux nouveau-nés, et célébré la messe sur l'autel de la Vierge souterraine.

En montant à la citadelle, don Enrique Camarasa a été chargé d'une autre mission. A son tour, il a demandé au colonel Moscardo de laisser sortir les enfants et les femmes, bien que celles-ci lui aient toutes déclaré qu'elles étaient là de leur plein gré et qu'elles ne quitteraient pas l'Alcazar. Par respect pour son caractère sacerdotal, le colonel lui a néanmoins promis de tenir conseil, le soir même, avec les assiégés, pour prendre une ultime décision.

A la nuit tombée, comme on attend encore la réponse, un porte-voix fait tout à coup retentir dans le silence ces simples mots :

— *Personne ne sort d'ici.*

Quelques instants plus tard, le colonel Moscardo appelle le commandant Barcelo au téléphone pour lui confirmer sa décision. Qui pourrait-elle surprendre? Lorsque, le matin, il a demandé au père Camarasa quelles garanties lui seraient données pour la sécurité des femmes, le prêtre lui a uniquement répondu : « *J'espère une conduite humaine* ». Le père du jeune homme fusillé par les Rouges sait d'expérience jusqu'où peut aller cette « humanité ».

Mais seule la volonté unanime des femmes, encore une fois, a décidé. Ainsi, jadis, dans l'histoire héroïque de l'Espagne, — où, de Segonte à Saragosse, les sièges abondent — les femmes de Numance, devant les légions romaines, se firent tuer par leurs maris plutôt que de se rendre.

L'ATTAQUE A L'ESSENCE

Le Comité de guerre siège en permanence.

Lorsque, du ministère de la Guerre, de la présidence du Conseil (ou de ces bureaux plus redoutables encore que dirigent les partis communiste ou anarchiste), Madrid demande à Tolède si l'Alcazar est aux miliciens, le commandant Barcelo ne peut que faire des aveux embarrassés. Encore ignore-t-il quelle est la situation exacte : l'avance sans obstacle du général Franco et du général Mola, la sourde résistance des populations terrorisées qui restent encore soumises au gouvernement. Mais, à Madrid, où les communiqués officiels eux-mêmes n'arrivent pas à cacher l'angoisse des chefs, on sait mieux encore combien importerait la chute de Tolède. On voudrait couper court, le plus tôt possible, aux protestations qui s'élèvent de toutes parts en Europe, d'Angleterre en particulier, contre la durée et la cruauté de ce siège. Il faut, à tout prix, venir à bout de l'Alcazar.

Le chef des forces gouvernementales, le général Asensio, arrive dans la nuit même à Tolède, porteur d'ordres formels.

Au cours de délibérations orageuses, on lui apprend que les mineurs asturiens sont prêts à faire sauter la troisième mine. Mais y a-t-il quelque chance de réussir mieux que la veille? Asensio ne le pense pas : aussi décide-t-il de faire incendier le palais du gouvernement militaire et l'aile gauche de l'Alcazar, qui est encore debout. Des automobiles de pompiers sont déjà parties pour Tolède, avec deux camions-citernes remplis de « gazoline » — car c'est à l'essence qu'on va incendier l'Alcazar.

Il semble pourtant impossible que le feu puisse venir à bout de ces édifices de granit; mais il n'y a pas à discuter les ordres que le général Asensio rapporte de Madrid. Le 19 septembre, vers

10 heures du matin, on aperçoit, par le mirador, la masse cahotante des camions-citernes qui arrivent à Zocodover. Aussitôt les pompiers déroulent un immense tuyau de toile à travers l'hôpital de la Santa-Cruz. Les miliciens, qui veillent, à la manœuvre, ont dû éteindre leurs cigarettes, et l'ordre est donné de ne faire de feu sous aucun prétexte. Quelques soldats saisissent l'extrémité du tuyau comme une lance, puis sous la protection des fusils, se dirigent au pas de course vers le Gouvernement militaire que, la veille, les assiégés ont repris.

Le commandant Barcelo, de son observatoire, suit l'opération. Déjà les miliciens arrivent au but... L'essence commence à jaillir... Soudain, d'une fenêtre matelassée surgit une ombre rapide, un jeune homme saute hors des ruines, sans protection, un revolver au poing. Il se précipite sur les assiégeants, les saisit à bras-le-corps, leur arrache le tuyau, et, avant qu'ils n'aient le temps de se rendre compte de son audace, retourne le jet d'essence contre leurs positions. Derrière lui, d'autres garçons ont surgi. Des deux côtés, les coups de feu partent avec un bruit de rafale. L'héroïque jeune homme tombe, criblé de balles, mais à côté de lui gisent les miliciens. Ses camarades, qui se font une protection de leurs corps, repoussent l'ennemi à coups de fusil et de grenades. La rampe de l'Alcazar, en quelques minutes, est dégagée. L'hôpital de la Santa-Cruz referme ses portes. Les assiégés, en file indienne, le long des murs démantelés, regagnent leurs souterrains.

Avec la fumée qui monte des ruines, l'odeur de la poudre et de l'essence, cet extraordinaire épisode, l'un des plus étonnants du siège de Tolède, ne nous en donne-t-il pas aussi la couleur? Nous sommes bien ici dans la guerre moderne, où la chimie a sa part, où les hommes inventent sans cesse de nouvelles manières de tuer. Mais nous sommes aussi dans la guerre de l'Espagne éternelle, celle de la *reconquista* et celle de Rodrigue, où la bataille est d'abord un combat singulier, où le mépris de la mort et l'honneur restent au premier rang. Les armes ont pu changer, les hommes peuvent disposer de moyens nouveaux : l'épisode de la lance, dans cette chanson épique que compose la défense de l'Alcazar, nous prouve que le héros sait toujours rompre la nouveauté de l'attaque et du destin, et qu'il se bat d'abord avec son courage et avec son corps.

HENRI MASSIS
et ROBERT BRASILLACH.

Ève Lavallière ⁽¹⁾

Le neveu du curé Pecquet serait le premier à se moquer de celui qui lui dirait qu'il a écrit une étude définitive de la vie intérieure d'Eve Lavallière; mais il acceptera, sans doute, qu'on le remercie d'avoir fait, au sujet de l'illustre convertie, œuvre de bon et consciencieux historien.

Ce n'est pas qu'il se soit embarrassé des précautions méthodologiques ordinaires aux gens de métier. Il a plutôt procédé à la manière d'un inspecteur de police ou d'un *camaraman*, c'est-à-dire que son principal souci, au cours des deux années de travail qui préludèrent à la composition de son livre, fut de recueillir une information exacte et de prendre des vues. A cet égard —

(1) Nous devons à la grande obligeance des Pères Dominicains de Juvisy la publication, dans le présent numéro, de cet article qui paraîtra dans la livraison du 1^{er} novembre de leur excellente revue *la Vie spirituelle*. Nous les en remercions vivement.

et quiconque a tenu en mains le dossier de l'abbé peut s'en rendre compte — l'œuvre a été accomplie de main de maître. Il en résulte que nous avons l'impression d'être en présence moins d'une étude biographique que d'un « documentaire ». Mais, parce qu'il s'agit de la vie d'une comédienne, parce que l'auteur a lui-même, à un haut degré, le sens de l'action dramatique, parce qu'enfin la Providence n'a pas ménagé, dans l'existence d'Eve Lavallière, les intrigues, les conflits, les situations étranges, les dénouements imprévus et tout ce qui est capable de tenir un public en haleine, le film prend la tournure d'une comédie. Souvent, d'ailleurs, on y passe du burlesque au tragique, car l'auteur avait une trop joyeuse humeur pour écarter les épisodes cocasses, il était observateur trop éveillé pour ne pas photographier certains ridicules, et il avait un cœur trop humain pour ne pas évoquer certains événements ou certains actes dont Eve fut la victime et qui ne seraient pas déplacés aux endroits les plus sombres de l'œuvre de Shakespeare. Encore faut-il noter, à cet égard, que l'auteur n'a écrit qu'une petite partie de ce qu'il pouvait écrire et que, sans déformer la vérité, il a su tenir compte des exigences de la charité.

Un des grands mérites du livre vient de ce que, pour la première fois, il donne une base sérieuse d'étude psychologique et théologique. On ne peut pas ne pas être frappé de l'extraordinaire légèreté avec laquelle ont été composés les autres ouvrages sur Eve Lavallière, et, en disant cela, je n'excepte aucun des livres publiés en France. Rien, sans doute, n'est jamais terminé quand il s'agit d'histoire, et de l'histoire d'une vie humaine; du moins peut-on être assuré, en ce qui concerne un travail comme celui de l'abbé Englebert, que s'il y a des modifications à apporter, ce ne sera jamais que par mode d'addition et nullement par mode de soustraction; et, pour tout dire d'un mot, on sent que l'essentiel y est dit, qui ne peut changer.

Nous avons maintenant le témoignage que non seulement la courtisane s'est convertie à une vie vertueuse, mais encore qu'elle y a persévéré, dans un progrès constant, jusqu'à atteindre une intensité exceptionnelle — il ne m'appartient pas de dire : héroïque — de charité. Si quelques âmes ont été ébranlées, naguère, par certaines prétendues révélations, elles trouveront maintenant de quoi se rassurer.

* * *

L'auteur consacre de longues pages à décrire l'enfance d'Eugénie Fenoglio. Nous pensons qu'il fut bien inspiré et que celui qui le lui reprocherait prouverait qu'il se fait du surnaturel une idée passablement primaire et simpliste. Dans le cas d'Eve Lavallière, très particulièrement, il apparaît que la grâce, bien qu'elle ait porté son coup décisif avec l'instantanéité de la foudre, s'est aussi servie des antécédents naturels, innés ou acquis, qu'elle rencontrait dans cette âme, et qu'elle a continué de s'en servir pour la conduire par les rudes sentiers de la perfection.

Il ne faut jamais oublier, quand on étudie le cas d'Eve Lavallière, qu'elle eut une enfance malheureuse. Ne parlons pas de son hérédité paternelle. Rappelons-nous seulement qu'elle a grandi dans un climat de terreur et de solitude affective. Ce n'est pas une fois seulement, c'est à plusieurs reprises que, de la maison occupée par les Fenoglio à Toulon, on put voir sortir au milieu de la nuit une femme affolée tenant par la main sa petite fille, et fuyant la colère d'un mari alcoolique. On sait, d'ailleurs, que tout cela devait se terminer par un meurtre et un suicide auxquels Eve assista, épouvantée. Mais le pire peut-être était que la malheureuse mère se laissait à ce point absorber par sa propre détresse qu'elle oubliait de donner à sa fille les compensations de délicatesse et de tendresse nécessaires à cette sensibilité prématurément meurtrie. Car il y a

plusieurs manières de martyriser un enfant; la plus voyante est celle qui consiste à le rouer de coups; mais la plus terrible est celle qui consiste simplement à ne pas l'aimer.

On ne s'étonnera donc pas si Eve ressembla de très bonne heure, et demeura semblable toute sa vie, à ceux qui ont grandi dans une ambiance domestique anormale, où ils se sont également heurtés à la violence et à l'insensibilité. Elle demeura toujours celle qui se croit enfermée dans une atmosphère irrespirable et qui ne pense qu'à s'évader.

L'art théâtral est une forme d'évasion. Elle se mit à jouer. Elle jouera toute sa vie. Elle jouera même après sa conversion, chaque jour, devant Léona. Dans les derniers temps, on la verra encore mimer une parodie de consultation médicale, pour la plus grande joie de la bonne confidente qui n'en pouvait plus de rire; cette fois-là, d'ailleurs, le spectacle se termina en hémoptysie. Et c'est le témoignage unanime de ceux qui l'ont connue pendant ses années de théâtre, que lorsque la fatigue ou la maladie la tenaient éloignée de la scène, elle tombait dans une mélancolie profonde; à la place de celle qu'on avait vue si prodigieusement animée, vivante et créatrice de vie, on ne trouvait plus alors qu'un être languide et taciturne. Qu'elle ait cherché dans ces moments-là un suprême moyen d'oublier et de fuir, rien n'est plus vraisemblable et conforme aux tendances nées de son tempérament et de son éducation.

Le désir d'entrer au couvent peut représenter, lui aussi, une forme d'évasion. On sait avec quelle persévérance anxieuse la convertie frappa aux portes des monastères.

Evasion, enfin, la lecture des romans d'action et d'aventures. Même lorsqu'elle sera chrétienne, Eve y aura recours pour lutter contre les tentations de découragement.

En vérité, ce besoin de fuite est comme le fil d'Ariane qui permet de se reconnaître un peu dans le labyrinthe psychologique de cette âme. On fera bien cependant de prendre garde à certaines nuances; et, par exemple, on aurait tort de s'imaginer que c'était par plaisir qu'Eve Lavallière était instable. Il peut y avoir une folie, une perversion, qui trouve la joie à saccager des situations, à créer exprès des obstacles, à susciter des mécontentements, afin que l'on en soit la propre victime. Le nomadisme d'une Lavallière est différent. Les âmes qui sont instables comme elle, et par les mêmes causes, ne le sont que parce qu'elles tendent de toutes leurs forces à trouver un asile affectueux, et elles souffrent beaucoup de ne pas le rencontrer. Aussi bien verra-t-on la pauvre Eve se montrer vivement touchée chaque fois qu'un geste spontané évoquera pour elle la tendresse d'un geste de maman, et, comme toutes ses semblables encore, elle ne sera heureuse — relativement heureuse — que dans la société d'êtres modestes et doux desquels elle sera sûre qu'ils ne lui feront pas de mal.

Si enfin il est vrai que l'influence surnaturelle de la grâce la conduisit à Lourdes, on peut penser que la nature l'y poussait aussi.

— Quelle est votre maison préférée?

— La route!

Eve est tout entière dans cette réplique. Mais elle n'aimait la route que parce que la route passe devant des maisons.

* * *

Elle n'eût jamais reconnu la sienne, si le Père de famille ne l'y eût conduite par la main et, lui-même, ne l'y eût introduite. Ce fut la conversion dont les circonstances extérieures sont admirablement racontées par l'abbé Englebert. Celui-ci qui observe d'un bout à l'autre de son livre une grande sobriété à l'égard de la vie proprement intérieure de son personnage

s'est montré ici particulièrement discret, et nous ne pouvons que l'en féliciter.

Le fait est, d'ailleurs, qu'un essai d'analyse ne tarderait pas à tourner court. On discerne bien un premier choc causé par la peur du diable, dont le curé de Chanceaux vient d'affirmer l'existence trop réelle. Il y a ensuite la lecture de la *Vie de sainte Marie-Madeleine*, par Lacordaire. Mais il y a aussi le reste, qui est de beaucoup le principal, et qui échappe aux regards humains.

Tout au plus pourrait-on essayer de discerner ce qui a changé et ce qui n'a pas changé; un jour, peut-être, quelqu'un dressera ce bilan, en nous donnant une étude plus poussée de la vie *spirituelle* d'Eve Lavallière. Remarquons simplement ici qu'il y eut un changement véritable, et l'abbé a beau jeu de défendre l'authenticité de cette conversion contre certaines objections puérides. Les dispositions naturelles ne sont pas des explications naturelles; et à qui trouvera qu'il n'est pas tellement étonnant qu'une comédienne de cinquante ans renonce au monde, il est trop facile de répondre qu'il y a énormément de comédiennes de cinquante ans qui n'y renoncent pas.

S'il fallait un autre signe de la sincérité du retour de Lavallière, on le trouverait dans ce simple fait que, justement, elle est restée, en grande partie, Lavallière. Une comédienne qui aurait mimé le simulacre de la conversion eût endossé le travesti ordinaire de la pénitence et elle eût joué les Thaïs. Eve garda la plus franche spontanéité; on s'en apercevra aux citations du livre qui nous occupe. J'ai même entendu dire qu'elle avait gardé, avec le vocabulaire, certains gestes du répertoire... Hélas! ce qui est demeuré aussi, c'est cette croix invisible qui fut déposée dans le berceau d'Eve petit enfant et qu'elle devait garder enfoncée dans son cœur, comme un glaive, jusqu'à la mort; je veux parler de cette disposition naturelle à la mélancolie, que la grâce laissa intacte en elle comme elle le fait dans la plupart des cas semblables. Elle laissa, d'ailleurs, cette grâce sanctifiante et crucifiante, tout ce qui, dans notre convertie, pouvait lui être principe de douleurs, sa santé misérable, par exemple. Et bien loin d'avoir écarté les occasions de souffrir qui venaient de l'extérieur, elle semble les avoir multipliées; ce qui se vérifia surtout dans la vie maternelle de l'artiste.

Non, certes, on ne peut pas dire qu'elle ait trouvé, dans sa conversion, beaucoup de joies humaines. On ne peut même pas dire qu'elle y ait trouvé beaucoup de joies divines. Je ne sais ce que nous apprendrait la lecture de ses lettres et de son journal; mais dans les extraits cités par l'abbé Englebert, on trouve des mots qui en disent long: «... Dans cette existence, sans soutien moral, sans distraction, toujours enfermée dans mes pensées, dans mes scrupules, mon ignorance, je m'anémie le cerveau, et parfois je trouve le service de Dieu trop pénible. Les livres me font peur, etc... » (p. 190). Léona assure qu'elle avait de « fréquentes révoltes intérieures ».

Chose bien remarquable, cependant, et, à notre avis, bien caractéristique de l'authenticité surnaturelle de son état nouveau, si elle devient plus éprouvée, elle devient aussi moins triste. Cette volonté profonde qu'elle garde d'être fidèle à Notre-Seigneur crée au plus intime de son cœur une unité, j'allais dire une centralisation de ses puissances qui engendre à son tour un certain ordre intérieur et une certaine paix. Le changement ici est manifeste: Eve convertie ne souffre plus comme Eve courtisane.

Mais le plus évident est encore et, tout simplement, que sa vie est devenue vertueuse. Deux traits, ici, me frappent. Cette espèce de peur panique qu'elle éprouvait à l'idée qu'elle pourrait sombrer dans l'orgueil; je n'ai pas qualité pour dire qu'Eve Lavallière était une sainte, mais je sais bien que cette peur-là se retrouve chez tous les véritables saints, et les paroles de Sœur

Thérèse me reviennent ici en mémoire : « Si j'étais infidèle, si je commettais seulement la moindre infidélité (d'orgueil), je sens que je le paierais par des troubles épouvantables et je ne pourrais plus accepter la mort ».

Impossible aussi de ne pas mesurer la distance qui sépare cette femme humble, simple et loyale de celle qui, autrefois était d'un cynisme et d'une indécatesse rares. Et que n'aurait-on pas à dire de son esprit de pénitence !

C'est tout cela, avec sa patience, sa bonté, son esprit de pauvreté, qui n'a cessé de croître, dans la charité, jusqu'à la fin de ses jours. Il est possible qu'Eve se soit trompée en ne suivant pas le conseil de son directeur qui lui demandait de rompre avec sa fille; mais dire qu'elle fit alors une faute caractérisée de désobéissance serait avouer que l'on ne comprend rien à la nature juste des rapports de direction spirituelle. Quant à cette histoire de piqûres et de « paradis artificiels », on comprendrait peut-être que, présentée d'une certaine manière, elle impressionne un moment le public ordinaire des enquêtes de *Paris-Soir*; mais qu'elle retienne l'attention de gens sérieux, c'est ce qui est proprement inconcevable. « Accident », « épreuve », ce sont les mots employés par l'abbé Englebert; c'étaient ceux qu'il fallait dire. Le traitement normal de l'atroce maladie dont Eve souffrait alors comportait l'usage de calmants. Il se trouva une main criminelle — inconsciente aussi, nous l'espérons — qui injecta à la malade une dose énorme d'héroïne, créant ainsi une intoxication passagère. Où est le mal? Où est la chute? On peut regretter que la méfiance de la pauvre Eve n'eût pas été davantage en éveil. Mais rien de plus.

* * *

Si bon et juste qu'il soit, le livre de l'abbé Englebert ne nous permet pas encore de nous prononcer sur le caractère spécifique de la vie intérieure d'Eve Lavallière, ni de décider si on peut la rattacher à quelqu'une des « écoles » déjà connues. Deux points, cependant, se laissent entrevoir. Il apparaît, d'abord, que l'on a affaire à un être naturellement indépendant et qui n'est disposé à recevoir aucune empreinte de personne, excepté de Dieu; c'est même, pour le dire en passant, ce qui nous incline à croire que toute direction spirituelle un peu précise était d'une efficacité douteuse dans son cas, ou, du moins, qu'elle n'obtenait de résultats que dans la mesure où elle respectait sa personnalité. On peut donc prévoir que tout essai de formation, par l'extérieur, à une « spiritualité » quelconque était voué à l'échec.

D'autre part, cependant, on ne peut s'empêcher de trouver à notre convertie une tournure très franciscaine; ce n'est pas que les fils de saint François y aient apporté une contribution personnelle considérable; mais il semble que saint François lui-même, et par l'intérieur, ait modelé cette âme à sa ressemblance. Eve, qui ne coupa que quelques pages de la *Montée du Carmel*, qui ne put achever la lecture du *Christ, Vie de l'âme*, et à qui la *Vie de sainte Catherine de Sienna*, par le bienheureux Raymond de Capoue, semble avoir inspiré beaucoup d'admiration et un peu d'ennui, avait plusieurs éditions des Fioretti et passait de longs moments devant l'image du Poverello, à le regarder les yeux dans les yeux. On ne fixe pas impunément le regard des saints... Si, donc, une gloire nouvelle venait un jour couronner le front d'Eve Lavallière, c'est d'abord, nous semble-t-il, sur la postérité du patriarche d'Assise qu'elle rejallirait. Humblement, cependant, les enfants de saint Dominique et du P. Lacordaire en demanderaient une part, en souvenir du petit livre sauveur que la châtelaine de Chanceaux lisait à genoux et en pleurant.

J'arrête ici ces trop rapides réflexions sur l'ouvrage de l'abbé

Englebert (1). Je me reprocherais de n'avoir pas davantage parlé du biographe, si je ne pensais sincèrement qu'il peut se passer d'éloges. Son livre se recommande assez par les qualités de bon sens, d'esprit critique et de sensibilité qui l'animent d'un bout à l'autre. C'est une œuvre saine à laquelle on ne peut que souhaiter la plus large diffusion.

FR. F. FLORAND, O. P.
Docteur ès lettres.

La Belgique nosocomiale à travers les siècles

Au cours de l'antiquité, chacun, dans une certaine mesure, pratiquait individuellement l'hospitalité garantie par les usages et les lois. Le christianisme fut le créateur des hôpitaux et hospices tels que nous les comprenons aujourd'hui : les conciles imposant aux évêques le soin de recueillir les malades et les indigents de leurs diocèses. Ils apparurent dès la fin du IV^e siècle sous la forme de *xenodochia*, refuges pour voyageurs et passants, auxquels on ne peut assimiler ni les chambres contiguës aux temples égyptiens, ni les *asclepeia* et autres établissements analogues qui sont de véritables maisons de santé pour personnes aisées.

Le premier hôpital connu en Occident est l'Hôtel-Dieu de Lyon, fondé en 512 par Childebert. En même temps surgirent les léproseries, dont plus tard les Capitulaires de Charlemagne réglent l'administration. Pour ce qui concerne nos régions, le Concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, exige des évêques qu'ils érigent un hospice près du cloître de leurs cathédrales; un dignitaire du chapitre en aura le soin; celui-ci percevra sur tous les biens de l'évêché la none et la dîme au bénéfice de l'œuvre, et chaque clerc lui abandonnera la dîme de son revenu.

A l'hôpital de la Chaîne, à Liège, sous le règne de Notger, l'accueil aux pauvres était si touchant que l'on put écrire :

*Nusquam sic colitur totis affectibus hospes
In laribus putat esse suis qui venerat exul
Pauperibus victus, nudis non desit amictus.*

Ses successeurs imitèrent ce noble exemple. Citons Wazon, qui le dirige en 1032, et Gautier de Chauveney, doyen du chapitre de Saint-Lambert, qui, au XIII^e siècle, lui donne un autre emplacement, remaniant son ordonnance de fond en comble. Il lui garde cependant son nom primitif. A partir de ce moment, son histoire se confond avec celle de tous les refuges qui vont s'élever, presque en même temps, sur tous les points de la Belgique.

Nous suivrons la carrière du plus illustre d'entre eux, connu du monde entier tant par la beauté architecturale de ses aîtres que par les joyaux d'art qu'ils recèlent : l'hôpital Saint-Jean, de Bruges.

Il est difficile de fixer la date de sa fondation. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il eut pour auteurs des clercs et des laïcs, et qu'il est peut-être moins ancien que l'hôpital de la Potterie,

(1) *Vie et Conversion d'Eve Lavallière*, un vol. de 350 pages, avec onze portraits et deux fac-similés (Paris, Plon; 16 fr. fr.)

dans la même ville. La première trace de son existence se manifeste dans un règlement imposé par le Magistrat aux frères et sœurs qui le desservent, en 1188. Le personnel de l'hôpital se compose d'une communauté de frères et d'une communauté de sœurs. Les frères infirmiers, au nombre de sept ou huit, élisent un *meester* ou frère supérieur, et un *beursier* ou frère économiste. De même, les sœurs, au nombre de douze, se placent sous la direction d'une *mevrouw* ou prieure, qu'elles accompagnent d'une sœur-trésorière. Les deux communautés se trouvent sous la surveillance de deux régents ou tuteurs laïcs, qui, eux-mêmes, relèvent du Magistrat, tuteur-chef, et de l'évêque de Tournai, remplacé plus tard par l'évêque de Bruges lors de la création de ce siège épiscopal, sous Philippe II.

Pour la partie spirituelle, l'hôpital dépend du chapitre de Notre-Dame, qui a le droit de collation de la cure ou chapellenie. Mais le titulaire en est présenté par le Magistrat, d'accord avec le personnel religieux du couvent. Ce n'est que dans le cas où la personne présentée serait reconnue manifestement *minus idonea* que le chapitre est en droit d'exercer son veto. Les fonctions du curé sont de célébrer la messe paroissiale pour les infirmes et de leur administrer les sacrements pendant la nuit. Mais pour reconnaître sa dépendance du chapitre, il devra disposer ses heures de service de manière à seconder le clergé paroissial aux offices solennels. Par contre, celui-ci se chargera de l'administration des sacrements pendant le jour.

Quel était le rôle de l'hôpital Saint-Jean et en quelle manière rendait-il service à la population? Comme tous les hôpitaux et suivant l'étymologie même du nom, c'était une auberge-abri où les voyageurs pauvres recevaient le gîte pour une nuit. Bientôt des salles y furent aménagées pour malades et infirmes, et le soin de ceux-ci devint fonction principale. Mais une troisième destinée devait lui être réservée : celle de servir de retraite à des personnes aisées qui désiraient finir leurs jours dans la paix d'une demeure religieuse. Cette catégorie d'hôtes était, on le devine, une source de revenus importants pour l'hôpital. D'autre part, le décès de ces riches reclus occasionnait parfois des tiraillements entre messieurs du chapitre et messieurs de l'hôpital, les deux sociétés réclamant le bénéfice des obsèques.

Mais les malades deviennent de plus en plus nombreux et les frais montent en proportion. Aussi la grande sympathie dont jouit l'institution lui vaut quantité de privilèges assez curieux. Ainsi les frères furent-ils chargés de la jauge du vin. Le *Mariage mystique de sainte Catherine*, peint sur place par Hans Memling, porte à la gauche de la Vierge l'image de l'un des donateurs du chef-d'œuvre, le frère Jean Floreins, que nous voyons remplissant les fonctions de jaugeur de vin près de la grue dressée rue Flamande. Ce document précieux nous éclaire en même temps sur le costume des infirmiers masculins. Il est intéressant d'ajouter que la sainte Catherine qui figure sur le chef-d'œuvre n'est autre que Marie de Bourgogne elle-même, tandis que sainte Barbe est représentée sous les traits de Marguerite d'York, troisième femme du duc Charles.

En 1470, les frères obtinrent le droit de poinçage, qui leur fut d'ailleurs racheté, soixante-dix ans après (1536), par lettre d'octroi de Charles-Quint. Ils avaient aussi l'exclusivité de la pêche aux anguilles dans la Reye (le cours d'eau qui longe l'hôpital, au sud), comme l'atteste un amusant procès qu'ils eurent à soutenir contre des braconniers, friands de ce genre de friture. En outre, selon le legs important et la volonté de Lamsin van Aelst, ils étaient chargés du portage du *Potte van Aelst*, qui consistait à fournir leurs aumônes journalières aux prisonniers pour dettes, enfermés dans la *Donckere Camere* du Steen.

Les communautés des frères des hôpitaux s'éteignirent petit

à petit, et les comptes de l'hôpital de Bruges n'en font plus mention en 1585.

La partie la plus intéressante de l'hôpital est la grande salle des malades, dont la superficie totale comprend 1,700 mètres carrés, mais qui ne fut pas construite d'un seul jet, s'agrandissant au fur et à mesure des nécessités du temps. Le quartier le plus ancien est son angle nord-est, qui date du XII^e siècle. Au début du XIII^e siècle une moitié fut prolongée vers l'ouest de manière à lui donner la forme d'une équerre ouverte au nord-ouest. A la fin du même siècle, l'équerre fermée rendit à la salle la forme d'un quadrilatère. Au XIV^e siècle, la salle des malades se trouve doublée par l'adjonction, tout le long de son côté sud, d'une vaste ajoutée, soutenue par de formidables madriers de chêne qui font l'étonnement des visiteurs. Enfin, en 1473, l'ancien mur formant le premier pignon oriental de la salle, près de la porte d'entrée, fut démoli et remplacé par l'abside de l'église, qui présente ainsi, à la rue, la saillie de ses trois pans. Ces développements successifs montrent à l'évidence l'accroissement rapide et considérable du nombre des hospitalisés. Lorsqu'il y a quelques années on rendit à cet hôpital sa splendeur d'antan en le dégagant de ses constructions parasites et de ses badigeons, apparurent dans le mur septentrional du rez-de-chaussée neuf niches, qui, jadis voisines des lits, faisaient l'office de tables de nuit. A l'étage actuellement supprimé, huit niches semblables furent également remises au jour.

Passons à la pharmacie qui, par son intérêt architectural, entre en ligne après la salle que nous quittons. Son rez-de-chaussée est du XIV^e siècle et l'étage, où se trouvait l'atelier de Memling, date du siècle suivant. Avec son ameublement complet, qu'elle a gardé intact, elle dégage un charme qui séduit le visiteur par cette évocation soudaine d'une apothicairerie des siècles révolus. Elle n'est pas unique, grâce à Dieu, en Belgique, et beaucoup d'autres hôpitaux peuvent s'enorgueillir de pareille collection. Bruges compte un bon nombre de chevrettes, de bouteilles à panse sphérique ou ovale, des canons à anse et tubulure, des canons ordinaires dit albanelles, des boîtes en chêne, des mortiers de bronze. Mais ce qui lui constitue une originalité de prix, c'est sa série de cruches, de tonnelets, de gourdes et de bouteilles en grès brun verni du Limbourg. Tous ces récipients portent la signature de Léonard Hauwen et sa marque. La plupart sont timbrés d'un sceau abbatial. Un coup d'œil aux portraits des sœurs, dont le regard soigneux veille sur ce réduit calme et discret, démontre que le costume des infirmières n'a pas varié, il a gardé toute sa claire poésie d'autrefois.

Dans la pièce qui fait suite à l'officine est un gros bahut de chêne, marqué du millésime 1678. Un bas-relief y est sculpté représentant la salle des malades; l'un des lits figurés est pris par deux occupants, coutume répugnante qui subsista dans toute l'Europe jusqu'aux débuts du siècle dernier. Quarante-huit portraits de régents longent la cimaise de cette salle.

Le cloître de la pharmacie, son préau mignon et sa margelle forment un ensemble d'une poésie agreste; on y rencontre au passage un cartel d'église portant une peinture d'un folklore macabre, et ces mots : *Caritate tot het celebreren van Missen voor geloovige zielen wiens lichaemen in strooij begraven sijn, bid voor hen*. Aumônes pour la célébration de messes au profit des âmes croyantes dont les corps furent ensevelis dans la paille. Mon ami feu M. Deflou a connu, il y a une soixantaine d'années, une vieille sœur réputée pour sa maîtrise à sangler de telle façon les morts de l'hôpital dans des bourriches de paille.

Ainsi l'hôpital de Bruges, personnalité civile indépendante, traversa-t-il les siècles sans grandes secousses ni modifications dans son *modus vivendi et agendi*. La loi du 15 vendémiaire de

l'an V de la République vint changer cet état de choses, et le 23 août 1797 la direction passa à la Commission des Hospices, puis, récemment, à la Commission de l'Assistance publique.

Un médecin allemand, le docteur Vorrentrap, visita l'institution en 1839. Voici ses réflexions :

« L'hôpital Saint-Jean proprement dit se compose d'une salle large, longue et élevée dont la voûte repose sur une foule de piliers. Telle qu'elle était il y a des siècles, ainsi subsiste-t-elle aujourd'hui. Cependant durant ces dernières années a-t-on procédé à quelques changements; ainsi a-t-on pratiqué diverses ouvertures dans le toit par lesquelles, grâce à certaines contre-ouvertures habilement aménagées, se produit une aération suffisante. Des lits de fer ont remplacé les anciens lits de bois, qui étaient tellement immenses qu'ils empiétaient sur l'emplacement des buffets et armoires. L'hôpital peut admettre environ 160 malades; les hommes et les femmes se trouvent séparés sur toute la longueur de la salle par une cloison de bois d'environ huit pieds de hauteur, de telle sorte que nous comptons 80 lits pour chacun des sexes, dont 25 à 30 sont destinés aux affections chirurgicales. Le service est assuré par deux médecins et deux chirurgiens; les sœurs de l'hôpital tiennent l'emploi d'infirmières. Comme l'hôpital est très pauvre, l'institution est entretenue par les soins de la ville. Si nous exceptons l'hôpital militaire, la prison et l'asile d'aliénés, l'hôpital Saint-Jean est le seul endroit de Bruges où l'on accueille les malades. Néanmoins je n'y ai vu que soixante hospitalisés. La propreté qui règne dans l'établissement est d'autant plus méritoire que les locaux s'y prêtent plus mal. »

Placé dans son cadre, l'éloge n'est pas mince, surtout partant d'un Germain peu sentimental : en effet, il n'admire pas du tout les tombeaux des ducs de Bourgogne, qui, avec ceux de Dijon et de la Cartuja de Miraflores, sont les plus beaux du monde. Une chose a leur sujet l'a impressionné : c'est qu'ils sont en cuivre.

* * *

Villes, gros bourgs et même souvent des agglomérations de moins d'importance voient s'élever sur leur territoire des asiles nombreux destinés au soulagement des malheureux et répondant à toutes les misères humaines. Leur constitution peut, en général, se calquer sur le schéma que nous venons de tracer pour l'hôpital de Bruges. Nous en choisirons quelques-uns dans toutes les régions du pays en signalant les particularités qui s'y rattachent.

En 1118, sous le règne de l'empereur Henri V et l'épiscopat d'Othbert, les clercs de l'église de *Flône* et les frères desservants de l'hospice Saint-Mathieu fixent pour la postérité les revenus attribués à ce dernier, vu que les temps sont changeants et que la mémoire des hommes est courte : « Quiconque porterait préjudice ou changerait quelque chose aux biens de l'œuvre, à moins que ce soit en mieux, qu'il soit anathème et partage le sort de Judas qui prenait bénéfice des largesses faites aux indigents. »

L'hospice de *Floreffe* existait dès les débuts du XII^e siècle. Un diplôme de 1209 donné par Guillaume de Perwez, frère du duc de Brabant, confirme la donation faite à cet asile de charité par Jacques de Sombreffe; et en 1213 nous voyons Yolande, marquise de Namur et comtesse d'Auxerre, faire aux moines de l'abbaye remise d'une rente de quatre chapons et quatre deniers en faveur de cette hôtellerie ouverte à tous les besoins. En 1374 l'hôpital est donné en location pour huit ans à un certain Pirars qui, devant massart, maire et échevins, jure d'observer strictement les clauses du bail, savoir : faire loyalement l'office

de la dite hôtellerie; héberger les pauvres passants, les soldats, les valets d'armée, les ribauds; entretenir convenablement les lits, draps, matelas et couvertures; prendre soin de la vaisselle, des huches et des instruments de jardinage. De son côté, l'église lui fournit vingt-huit pains noirs par semaine, un setier de farine par mois, etc. Il aura le bénéfice du jardin potager et quelques raies de terre d'un champ voisin; mais il est tenu à les fumer, les garder en état et les rendre, au bout du terme, propres à la culture immédiate comme il les a reçus.

Saint Norbert avait le plus grand souci des soins tant corporels que spirituels en faveur des pauvres passants. Se conformant à cet objectif du pieux fondateur de l'ordre des Prémontrés, Festrade, chevalier d'Uitwiest, cède, en 1138, la totalité de ses biens, sous condition que l'abbaye de Floreffe fondera à Postel un hôpital qui sera desservi par un couvent de norbertines. Tous les étrangers y sont admis. En 1270 les religieuses sont supprimées et remplacées par des chanoines et des frères convers. Ceux-ci se choisissent un prévôt et un prieur chargé des offices religieux. En 1615 le prieuré de Postel se détache de l'abbaye de Floreffe et en 1620 les archiducs reconnaissent son autonomie. Les moines de Floreffe multipliaient ces institutions charitables : nous en retrouvons à *Lieshout*, à *Solre-Saint-Géry*, à *Auvelais*, à *Marche*.

A une date antérieure à 1128, la comtesse Ermeline, veuve du comte de Moha et de Duysbourg, donne à l'abbé Gerland un hospice qu'elle possédait à *Wanze*, avec toutes ses dépendances. Au XIII^e siècle les revenus sont considérablement augmentés par la générosité de quelques bienfaiteurs. Les norbertines attachées à l'établissement se trouvent sous la direction d'un religieux de Floreffe. Elles augmentent rapidement en nombre et obtiennent l'autorisation de chanter l'office. En 1270 elles échappent au décret de suppression prononcé contre les moniales par le chapitre général de l'ordre. Vers la fin du XVIII^e siècle il ne restait plus que trois ou quatre religieuses sous la direction d'un prieur. La Révolution confisqua les biens attachés à la communauté et les aîtres changèrent de destination.

L'hôpital de *Tire-Bource*, à Liège, est une dépendance du béguinage de Saint-Christophe. D'origine fort ancienne, nous savons que son plus grand bienfaiteur fut le prêtre liégeois Lambert le Bègue, mort en 1171. Les frères dits Frères-Coquins sont « hommes laïcs » de l'ordre de Saint-Augustin : ils sont au nombre de neuf, dont un maître. Les sœurs du béguinage ont une prieure et une pitancière. Les Frères-Coquins élisent un ecclésiastique dit Pasteur Pacifique, qui régit les deux communautés.

Passons à l'infirmierie du béguinage de *Diest*. C'est un hospice richement doté, fondé au XIII^e siècle pour l'entretien de béguines pauvres et infirmes, dont le nombre varie de six à douze. L'on y admet aussi des pensionnaires aisées qui, moyennant cinquante florins, y reçoivent non seulement le gîte, la nourriture, feu et lumière, mais encore tous les soins médicaux éventuels.

En 1251, l'évêque Walter de Marvis fonde à *Tournai* un asile pour les ecclésiastiques âgés et sans ressources « les anciens prestres, les vieilles prestres », et nous savons qu'une institution analogue existait à Gand, dans la paroisse Saint-Jacques.

En janvier 1281, Baudouin d'Avesnes fait à l'hôpital de *Beaumont* une donation *ut in eo recipiantur infirmi; alantur famelici; fiantque inibi misericorditer circa membra Christi opera pietatis juxta propriam facultatem.*

Le 15 octobre 1296, Jean Sausset, sire de *Boussoil*, déclare y avoir fondé l'Hôtel-Dieu et de Monseigneur Saint-Julien pour son propre salut et le salut de sa femme et de leurs frères et sœurs. Il partage son avoir en deux parts : la première servira à renter un chapelain tenu à célébrer trois messes par semaine, le surplus

devant servir à l'achat de vêtements pour les pauvres de la commune et même des communes voisines. L'autre part est confiée aux frères et sœurs du dit hôpital, à charge, sous serment et sous contrôle assermenté, de livrer aux hébergés lit, feu et les biens de l'hôpital selon « ce que il polra souffrir ».

* * *

En 1406, le seigneur de Mastaing fonde l'hôpital de *Brugelette*. Pour son entretien, il appelle quelques sœurs grises du couvent de Saint-Omer.

En 1416, un bourgeois d'Ath, Maillet Boudant, établit dans sa ville un béguinage ayant comme objectif l'entretien de six pauvres « charteurs » ou infirmes. Un beau jour, les béguines, instiguées par leur *pater*, déclarent se soustraire au contrôle de la ville, d'où procès; et la cour souveraine leur donne tort. Dès ce moment, elles se refusent à soigner leurs pensionnaires et Isabelle de Portugal, qui les protège, les engage à prendre la règle des chanoinesses de Saint-Augustin. Nous sommes en 1449.

L'édilité athoise, très vexée de voir l'institution détournée de ses buts charitables, tient conseil, et généreusement les sept échevins décident, à leurs frais, la fondation de l'hôpital Sainte-Madeleine et Estiévenin de Séjournet fait immédiatement abandon d'une maison à l'institution. Ils obtiennent du duc de Bourgogne l'amortissement de celle-ci et divers privilèges : le bon duc, eu égard aux services rendus par les sœurs hospitalières, même au cours des épidémies les plus sévères, leur accorde l'entrée à l'hôpital, leur réservant la jouissance de tous leurs biens, comme si elles étaient du monde, et en 1450 il les affranchit à leur décès du droit de mortemain, etc.

Or, voici que deux siècles plus tard les sœurs hospitalières de la Madeleine aspirent à vivre une existence plus pieuse et manifestent le désir d'embrasser la vie religieuse sous clôture. En conséquence, par lettres patentes datées de Fontainebleau, septembre 1677, Louis XIV les autorise à faire profession sous l'obligation des trois vœux « tant en considération de leur désir de professer désormais une vie plus parfaite que du soin qu'elles ont toujours pris pour les soldats malades et blessez de nos troupes de la garnison de la dite ville d'Ath et que nous espérons qu'elles continueront encore avec d'autant plus de zèle et de charité qu'elles y seront conviées ».

L'hôpital Saint-Jean, à Mons, fut fondé par un philanthrope du nom de Taie, je ne sais à quelle date. Il y établit cinq pauvres femmes soigneuses. En 1470, Isabelle, veuve de Philippe le Bon, les remplace par des sœurs de Brugelette, dont la mission était de soigner aussi les malades du dehors. En 1681, les religieuses s'engagent à desservir l'hôpital de l'Enfant-Jésus, construit à cette date.

Le 30 avril 1511, le curé de Saint-Médard, à Jodoigne, le bailli, les échevins et les membres du Conseil de la ville permettent à six religieuses venues de Nivelles de prendre possession de l'hôpital. On leur octroie des revenus suffisant à l'observance des prescriptions qui suivent : « Les dites seures seront tenues d'entretenir, loger et gouverner tous les pauvres mendiants de feu et de potages, et les loger comme il a esté d'ancienne coutume. Seront aussi tenues, toutes les fois que requises en seront et que mestier en soit, pour ceulx qui en auront nécessité, d'aller visiter et garder les malades estant à la ville ou alentour, aussy bien les pauvres nécessaires que les riches, reservez gens qui seront ou auront la maladie caducque, sçavoir maladie des Saints, femmes gisantes, et la maladie de Naples, estants hors de la maison du dit hospital, le tout sans cavillation, fraude ou malengien. »

En 1602. C'est dans son propre château que le Prince-Evêque

de Liège fonde l'*Hôpital de Bavière* dont il confie l'entretien aux Filles de la Compagnie de Miséricorde.

En 1628, l'évêque de Bruges signale au pape Urbain VIII l'activité dans sa ville épiscopale de l'hôpital des Châtaigniers, dont les Sœurs Noires soignent les infirmes de l'un et l'autre sexe, soit à domicile, soit dans leur propre monastère. Nul genre d'épidémie n'est exclu de leur sollicitude. Quant à l'hôpital de la Potterie, plus ancien que l'hôpital Saint-Jean, sept Sœurs Augustines y hébergent et soignent de pauvres vieilles dans des locaux séparés du couvent proprement dit.

En 1640, les Sœurs Grises de *Braine-le-Comte* acceptent la règle de Jeanne de Jésus. Elles avaient obtenu la vie sous clôture en 1624, sous condition de la rompre pour soigner, hors leur couvent, les malades de l'hôpital, et même les particuliers de la ville qu'elles visiteront toujours accompagnées d'une consœur.

En 1648, l'évêque Vilain rapporte au pape Innocent X qu'à *Courtrai* les Sœurs Grises visitent, deux par deux, les malades à domicile, tandis que le grand hôpital demeure le domaine d'activité des Sœurs de Saint-Augustin. Le béguinage est lui-même pourvu d'une infirmerie où l'on reçoit et entretient les béguines pauvres, infirmes ou malades.

Nous pensons que cette rapide énumération montre à suffisance qu'aucun recoin du pays, si reculé soit-il, n'est oublié. Partout les asiles de paix et de charité pullulent. On s'en rendra mieux compte si l'on sait que la ville d'Anvers, par exemple, en comptait quatre-vingt-onze, échelonnés de l'an 1000 à 1863.

Dr TRICOT-ROYER,

Professeur d'Histoire de la Médecine
à l'Université de Louvain.
Président de la Société Internationale
de l'Histoire de la Médecine.

(La fin de cette étude paraîtra
dans notre prochain numéro.)

Problèmes actuels

QUE VEUT MOSCOU ?

Le gouvernement russe proteste hautement, à Londres, au Comité de non-intervention, contre l'aide fournie aux nationaux espagnols dans leur lutte anticommuniste et antianarchiste. Il déclare qu'il n'observera plus l'accord de non-intervention à moins que ne cesse l'intervention des puissances favorables aux nationaux espagnols. Cette action de Moscou opère la première brèche dans l'effort commun — sur le papier — pour empêcher que n'éclate une nouvelle guerre européenne. Et la question se pose : que veut la petite clique qui gouverne la Russie, en agissant de la sorte ?

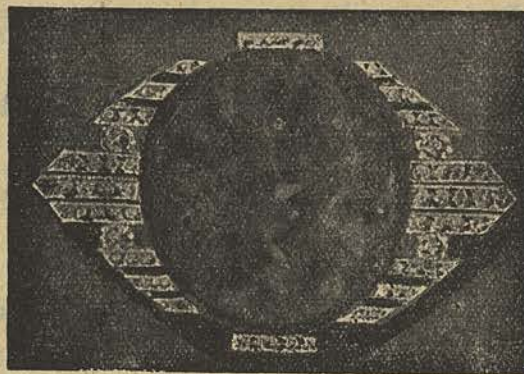
Pour répondre, il faut tenir compte de ce qu'est cette clique et de ce qu'elle poursuit. Il s'agit en l'espèce d'un groupe de révolutionnaires communistes, juifs pour la plupart, décidés d'une part à établir définitivement une société communiste en Russie, et d'autre part à propager dans le monde entier le credo et l'organisation communistes. Nous savons, non seulement par

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69

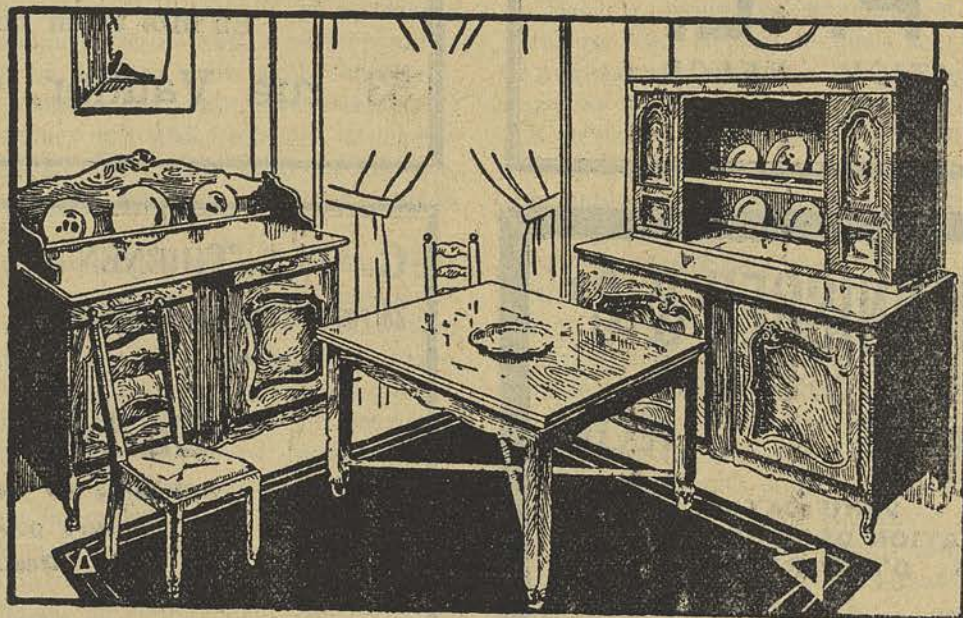


meubles
d'art

A. Van Eynde

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOILETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN

Téléphone 17.27.16

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapissier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

269



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

G. VAN THIENEN

28, rue de l'Enclume, Bruxelles

..

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



DE BEAUX ENFANTS

sont ceux dont la nourriture est saine,
vigoureuse.

Rien de tel que de préparer les ali-
ments à l'Extrait de Viande Liebig,
produit pur qui contient, sous une
forme très concentrée, la force, la
saveur et le goût de la meilleure
viande de bœuf. Il renforce les mets
et les enrichit sans masquer leur
savour propre.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



ce que ces hommes ont fait, mais par leurs déclarations formelles, qu'ils veulent détruire la religion chrétienne, la famille et toutes les institutions et personnes défendant la propriété et les autres traditions de notre civilisation. La plupart d'entre eux sont sincères. Tous sont énergiques.

Ceux qui connaissent ces faits essentiels et ces facteurs primordiaux pourraient en conclure naturellement que la clique moscovite veut embraser l'Europe. Ils pourraient conclure que le gouvernement des Soviets est prêt à intervenir ouvertement en faveur des communistes et des anarchistes dans la guerre civile espagnole. Pareille intervention provoquerait la contre-intervention déclarée des gouvernements hostiles au communisme et entraînerait une nouvelle guerre européenne généralisée.

Toutefois, ceux qui concluraient de la sorte se tromperaient. Il ne s'agit pas, en ce moment, pour les Soviets, de favoriser une destruction générale. Nous nous trouvons en présence d'une manœuvre politique qui est bien dans la ligne des hommes qui la pratiquent. Le but est d'embarrasser davantage encore les maheureux politiciens français, de rendre impossible une entente entre Paris et Berlin, quelque urgent que soit le besoin d'une pareille entente pour garantir la paix en Occident. La manœuvre veut rendre impossible aussi de futurs accords entre Paris et Rome. On se dit que si le gouvernement allemand reste dans l'incertitude quant à la politique française de demain, il n'osera pas s'en prendre directement aux Soviets.

Telles paraissent bien être les intentions de ceux qui continuent à se servir de Staline (1) comme porte-drapeau, et parmi eux, évidemment, son beau-père. La dernière chose qu'ils souhaitent, c'est de provoquer en ce moment une guerre générale. Mais ils désirent ardemment envenimer de toutes les façons la querelle franco-allemande. Ils désirent aussi, mais moins ardemment, le succès de la révolution rouge en Espagne, ou, à tout le moins, empêcher sa défaite totale.

Malheureusement pour nous et pour ce qui subsiste de la civilisation occidentale, les auteurs de l'actuelle manœuvre ne possèdent qu'une connaissance imparfaite du milieu dans lequel ils opèrent. La clique moscovite est intelligente et tenace, mais elle n'a qu'une pauvre compréhension des nations occidentales et des situations européennes basées sur — et créées par — les anciennes mœurs chrétiennes de l'Europe. Sans doute en connaît-elle assez à propos des Français, des Anglais, des Italiens, etc., pour savoir que les parlements ne comptent plus de nos jours. Elle comprend et elle encourage la violente réaction du prolétariat urbain industrialisé contre les abus capitalistes. Mais les hommes de Moscou ne comprennent pas le paysan français, ni les racines profondes du gouvernement de classe en Angleterre. Ils travaillent sur une matière qui leur est étrangère et ils gafferont en la manipulant. Si, par exemple, en France, les choses vont à l'extrême, les politiciens sur lesquels Moscou compte disparaîtront. Déjà suffisamment méprisés et haïs, la menace d'une nouvelle guerre sonnerait leur glas.

A la vérité, bien que les communistes moscovites soient sincères, et unis dans leur credo internationaliste, ils sont contraints de recourir à des tactiques contradictoires. D'une part, il leur faut essayer de renforcer la France en même temps que d'accroître la tension franco-allemande; d'autre part, il leur faut essayer de répandre la doctrine et l'action communistes en France. Double contradiction. Impossible d'avoir une France forte qui soit en même temps une France risquant la guerre civile; et vous ne pouvez avoir une France risquant la guerre civile qui

(1) Les bruits les plus étranges circulent sur le compte de Staline. Dans certains milieux on prétend même qu'il est mort depuis plusieurs semaines, mais que l'on n'ose ouvrir la « succession ». (N. D. L. R.)

ne serait pas en même temps une France risquant la suppression du communisme. Du million d'hommes adultes qui votèrent pour les communistes lors des dernières élections françaises, pas la moitié avaient la moindre sympathie pour le communisme ou se fussent appelés communistes. Ils ont voté pour protester énergiquement *contre* une situation détestable, particulièrement contre les politiciens professionnels, et non pas *pour* un remède pire que le mal. Seule une petite minorité accepterait la discipline communiste, la suppression de la propriété personnelle et de toute liberté, même parmi ceux qui se déclarent communistes. De plus, bien qu'il y ait, en effet, un grave danger de voir éclater des désordres provoqués par le prolétariat urbain dans les villes industrielles françaises, dans les ports, dans les transports, il n'y a pas de danger d'une victoire communiste permanente sur la masse de la nation.

Certes, il se peut que la faiblesse française s'accroisse, que la France tombe plus bas encore que le niveau auquel ses parlementaires l'ont déjà descendue. Mais cette faiblesse française n'assurerait pas, pour autant, une victoire rouge en Europe et la valeur réelle du « geste » de Moscou réside dans la lumière qu'il jette sur le mélange d'observation exacte de la mentalité européenne et de faux calcul grave, qui est caractéristique de son origine.

LES ATOUTS DE L'ANGLETERRE

Dans la période de révolution et de contre-révolution que traverse notre civilisation, quels sont les avantages dont dispose l'Angleterre? Devant un danger, tout pays jouit d'avantages propres. S'il en comprend la nature, il s'en servira utilement et au mieux. Sinon, quelle qu'en soit la valeur, il s'en servira mal et il se peut qu'à la longue, de les avoir mal utilisés lui nuira davantage que de ne pas les avoir possédés.

Le premier avantage évident dont dispose l'Angleterre dans les temps troublés où nous entrons est celui d'une continuité et d'un ordre permanents. Le peuple anglais et son gouvernement peuvent escompter ce facteur avec une sécurité absolue parce qu'il n'est pas dû à un quelconque accommodement mécanique, mais au tempérament même de la nation. Quelque graves qu'aient été certains troubles dans l'histoire de l'Angleterre, ils procédaient invariablement de dissensions entre les classes supérieures; jamais ils ne venaient d'en bas — au moins depuis la Réforme qui acheva son œuvre au XVII^e siècle et qui fit de l'Angleterre un Etat aristocratique. Le plus récent de ces troubles fut le mouvement chartiste. Or, la moitié de sa force était irlandaise, et tel qu'il fut, ce mouvement échoua complètement. D'ailleurs, même si nous exagérons nos troubles sociaux du passé, l'attitude actuelle du peuple anglais donne la certitude que de pareils troubles sont impossibles dans un avenir prochain.

Le deuxième atout de l'Angleterre est sa puissance bancaire. Elle est devenue une banque internationale et elle peut « tirer » — tout comme le faisait Venise — sur un crédit de monnaie imaginaire basé sur des balances de toute espèce, domestiques et étrangères. L'Angleterre possède en cette matière des réserves bien plus grandes que celles de toute autre nation européenne. Evidemment l'avantage dont nous parlons doit être soigneusement distingué de la richesse réelle. Posséder est une chose, mobiliser ce que l'on possède en est une autre. Un homme qui possède 1,000 Livres sterling en or et qui dispose d'un crédit de 10,000 Livres se trouve en meilleure posture pour l'action immédiate que l'homme qui possède 20,000 Livres en bétail et en terres.

Un autre atout de l'Angleterre est l'aptitude singulière du tempérament anglais pour la rapidité et la précision combinées

de l'action physique. Elle se manifeste dans les jeux, dans le sport, et elle fut prouvée avec abondance dans les combats aériens. L'aptitude spéciale de l'Anglais pour la navigation a la même source.

Autre atout encore : la force armée de l'Angleterre est basée sur le volontariat. Atout pour autant qu'il fournit une forte tradition de corps dans chaque service et dans chaque unité de ces services, comme aussi un corps de professionnels bien entraînés sur terre et sur mer. Mais désavantage évidemment en matière de nombres d'hommes. Il est toutefois possible que le facteur numérique comptera moins dans les guerres futures que précédemment, car l'aviation et la motorisation tendent à réduire la valeur du nombre.

Notez après cela, l'aptitude mécanique, la rapidité et l'exactitude avec lesquelles l'Angleterre produit toutes sortes de machines. Sur ce terrain l'Angleterre fut un pionnier. La suprématie anglaise en mécanique est battue en brèche depuis longtemps et partiellement perdue, mais quand il le faut, l'Angleterre peut toujours produire des machines égales à celles de tout autre pays et même supérieures à certains égards importants.

Vient enfin la puissance d'invention étroitement reliée d'ailleurs à la suprématie mécanique originelle de l'Angleterre. Il fut un temps — moins d'une vie d'homme s'est écoulé depuis — où l'Angleterre était le seul pays à inventer sans cesse du neuf. Il y avait bien des inventions particulières ailleurs (la construction française des navires de guerre; les inventions américaines, notamment les premiers navires à vapeur), mais, en gros, de la moitié du XVIII^e à la moitié du XIX^e siècle, l'Angleterre fut la terre des principales inventions en matière mécanique. Depuis, les choses ont changé. Les rivaux ne se comptent plus. Les inventions importantes foisonnent qui ne doivent rien ou peu à l'Angleterre ou qui ne sont pas exclusivement anglaises. Deux exemples probants : le téléphone et le tank, mais ce dernier suffit aussi à prouver que le génie inventif de l'Angleterre est toujours bien vivant.

Voilà, me semble-t-il, les principaux avantages sur lesquels l'Angleterre peut compter pour la période difficile qui nous attend. En s'en servant, il faut prendre garde à certains caractères politiques et sociaux du pays comme aussi à éviter des accidents économiques qui pourraient les neutraliser. En tête viennent d'abord les faiblesses politiques toujours attachées à un Etat aristocratique qui vieillit, puis le caractère devenu tout à fait urbain de ce pays, la menace d'extinction des sources de tributs reçus d'outre-mer, et cet élément géographique qui fut longtemps un élément primordial de force et qui est devenu un élément primordial de faiblesse : la dispersion et la séparation dans le monde entier de ces possessions dont dépendent le revenu de l'Angleterre.

CAMOUFLAGE

Vers la mi-octobre, l'Angleterre marqua un « coup » politique important. Un compromis ou un arrangement quelconque fut conclu avec les Arabes. La grève générale en Palestine, déclarée pour arrêter le flot immigrateur juif, fut rapportée à la suite d'un certain changement de politique à Londres.

La sagesse ou la folie de ce changement, simplement proposé ou déjà réalisé, n'est pas en cause ici. D'ailleurs une discussion à ce sujet ne sera possible que quand nous connaîtrons les faits. Mais dès l'annonce du changement, une chose extrêmement importante sauta aux yeux de ceux qui savent comment sont conduites les affaires anglaises : des mesures avaient été prises pour empêcher les Anglais de savoir ce qui s'était passé.

Et la valeur de cet épisode (qui n'est que le dernier en date

après bien d'autres similaires) est l'opportunité qu'il offre de juger cette technique moderne du silence et du camouflage en matière d'affaires publiques et d'en peser le pour et le contre.

On a dit avec quelque vérité que l'Angleterre jouit de tous les avantages de la dictature sans l'inconvénient du dictateur. On ne nous raconte, à nous Anglais, que très exactement ce que les autorités désirent que nous sachions; on ne nous dit pas ce que ces autorités désirent que nous ignorions. Les lois qui nous gouvernent, les impôts qui nous frappent ne sont pas consentis par ceux qui obéissent et par ceux qui paient. Ils viennent d'en haut. De discussion et de critique véritables il n'y en a pas chez nous, du moins sur une échelle utile. Quand la politique anglaise doit être « renversée » sous une pression hostile, les Anglais ne peuvent pas savoir qu'il y a retraite. De grosses dépenses nouvelles sont engagées sans consulter le public. Mais tout cela se fait dans des formes vieilles et traditionnelles, qui rendent la suppression et la réglementation bien plus faciles en Angleterre qu'elles ne le sont pour les gouvernements de Rome et de Berlin.

Dans le cas de la grève en Palestine, on apprit au public qu'une grande victoire avait été gagnée sur les Arabes : ils avaient été réduits à la soumission par l'arrivée de renforts anglais qui doubleraient l'occupation là-bas; leur capitulation forcée avait été obtenue, malgré leur répugnance, par les ordres des rois arabes qui avaient eux-mêmes agi à contre-cœur sous la terreur de la puissance britannique, parce que leur sort dépendait du bon plaisir de l'Angleterre. Plutôt que de perdre leurs trônes, ces rois contraignirent leurs coreligionnaires de la Terre-Sainte à accepter l'abjecte soumission.

Puis nous apprîmes que les vaincus se réjouissaient hautement, que le Grand Mufti avait été acclamé par une vaste assemblée, que les termes d'un certain accord (*dont on ne nous a rien dit*) furent salués par de longs applaudissements dans la Mosquée d'Omar elle-même — et nos journaux anglais débordèrent de descriptions de foules arabes bon-enfant se réjouissant de l'événement.

Même l'observateur le moins malin doit avoir été intrigué par le contraste entre les deux volets du tableau. D'une part les Juifs triomphent, les indigènes sont battus à fond, doivent abandonner la lutte et se rendre à notre merci. D'autre part, après une défaite aussi signalée, les indigènes ne se comportent pas le moins du monde en vaincus, ils ne grognent, ni ne pleurent, ni se taisent. Ils se félicitent avec éclat et agissent très exactement comme ils l'eussent fait s'ils avaient remporté une grande victoire.

L'explication de cette absurdité comique est quelque chose de tout à fait différent de la valeur de l'absurdité elle-même en tant que leçon de choses en fait de bourrage de crâne, pour montrer la condition de notre presse anglaise et pour illustrer la manière dont l'information lui est officiellement fournie.

La chose peut être considérée de deux manières. Les Anglais peuvent se féliciter de voir leurs affaires publiques conduites aussi facilement sans l'intervention du public — sans avoir même à lui dire ce qui se passe. Ils peuvent aussi s'indigner de tant de fausseté et réagir contre la façon dont on les dupe.

Les deux attitudes comportent du « pour ». La diplomatie secrète a bien des avantages sur la diplomatie publique : la force de négocier sans être gêné par l'intervention de l'ignorance ou de l'enthousiasme est incalculable. Et s'il est possible d'arriver aux mêmes résultats que le despotisme sans subir ses inconvénients, tant mieux!

D'autre part, de pareilles méthodes impliquent une atmosphère de fausseté perpétuelle et aussi, de la part du public, d'ignorance permanente. Or, la fausseté et l'ignorance deviennent, au delà d'une certaine limite, des maux et des maux provoquant parfois

Chocolat

Côte d'Or

LE

BON

CHOCOLAT

Organise

du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1936

le ONZIÈME CONCOURS

des familles nombreuses

cent mille francs de prix en espèces

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

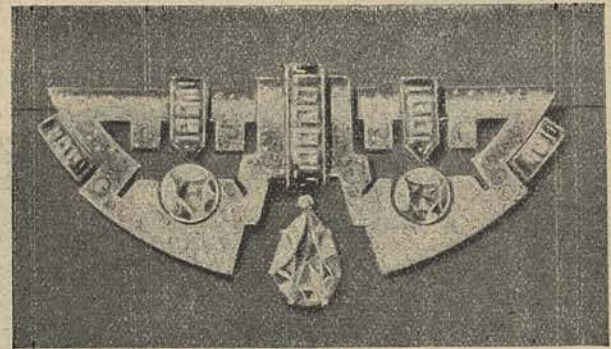
A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

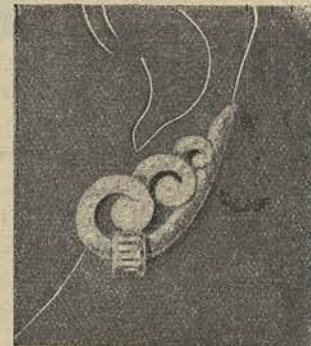
vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND OLIP — TRANSFORMABLE EN
BROOHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

de graves dommages soudains et inattendus. Nous en eûmes un important exemple l'année dernière, dans l'explosion à propos de l'accord avec l'Italie projeté par le gouvernement anglais et connu sous le nom de « propositions Hoare-Laval ». Si le public anglais n'avait pas été saturé d'aussi nombreux et aussi extraordinaires mensonges, cette explosion n'eût pas eu lieu, les négociations avec l'Italie se seraient poursuivies et l'Angleterre serait aujourd'hui dans une situation bien meilleure que celle dans laquelle elle se trouve. Il est possible qu'un pareil « silence de fausseté » à propos de la Palestine portera des fruits moins amers, mais... comment en être certain?

HILAIRE BELLOC.

La « spéculation » en Russie soviétique

On sait que le marxisme voit dans le commerce privé une activité parasitaire, nuisible au point de vue social. Aussi le bolchevisme, dès son avènement au pouvoir en Russie, s'est-il efforcé de le supprimer... Et pourtant il continue à exister, en dépit de toutes les entraves et de tous les dangers.

Dès l'époque du « communisme de guerre », le monopole d'Etat des approvisionnements fut partiellement battu en brèche par les *miéchetchnikis*, ces « hommes à sac », qui remplissaient les trains et parcouraient le pays, un sac au dos, en quête de provisions qu'ils revendaient ensuite. En dépit des interdictions et des peines les plus rigoureuses, ces petits commerçants marrons approvisionnaient le pays en produits de première nécessité que le gouvernement n'était pas en mesure de lui fournir.

Puis vint l'époque en quelque sorte libérale de la N. E. P. (*Nouvelle Politique Economique*). Le commerce privé a été un certain temps toléré. Mais ensuite, dès le début de l'époque de la « collectivisation » et des Plans quinquennaux, les *nepmanns* ont été dépouillés et déportés dans les camps de concentration... Cependant ils ont réapparu et développent aujourd'hui, en dépit de tous les triomphes de l'« édification socialiste », une activité très énergique, sous le nom de *spéculateurs*.

Au premier coup d'œil, on a peine à concevoir ce que ces « spéculateurs » peuvent faire dans un pays « socialisé », surtout à l'heure actuelle, où le système des approvisionnements rationnés est supprimé. Tant que ce système durait, une carte permettait à son propriétaire ou porteur éventuel d'acheter à bon marché toutes sortes de marchandises, pour les revendre ensuite, sur le marché libre, dix ou vingt fois plus cher. Mais aujourd'hui il n'y a plus de cartes et chaque citoyen a le droit d'acheter, s'il a de l'argent, toute marchandise dont il a besoin dans les magasins gouvernementaux. Il est vrai qu'on en trouve généralement fort peu. Mais afin que la demande ne soit pas trop supérieure à l'offre, le citoyen soviétique n'est que très faiblement pourvu d'argent. Le gouvernement étant à la fois l'unique patron et marchand, il ne lui est pas trop difficile d'équilibrer l'offre et la demande.

Néanmoins la Russie d'aujourd'hui regorge de « spéculateurs ». Aussi la lutte contre la « spéculation » est-elle l'un des principaux

soucis du Pouvoir. La police (ou, pour parler le langage soviétique, la *milice*), les tribunaux, les procureurs, le *Gougoz* (nouvelle désignation du *Guépéou*), bref, toute l'armature de l'Etat et du Parti communiste, prennent une part très active à cette lutte implacable et incessante.

Les journaux soviétiques sont pleins de notices relatives aux affaires de « spéculation ». Des centaines et des milliers de malheureux sont arrêtés pour avoir accaparé quelques provisions ou marchandises dans le but de les revendre. Ils sont jugés et condamnés, le plus souvent à la déportation (pour des durées variant de 3 à 10 ans). D'autres sont expulsés dans les régions lointaines par ordre administratif. D'autres encore sont interdits de séjour à Moscou. Mais la spéculation ne sévit pas seulement dans les capitales. A Kiev, à Irkoutsk, à Saratov, à Iekatéroudar, à Rostov, à Orenbourg, à Minsk, partout on n'entend que parler de « spéculation ». Il semblerait que toute la Russie « spéculé ».

Quelques-unes parmi ces affaires sont intéressantes. Telle, par exemple, cette histoire, racontée par la *Krasnaïa Gazeta*. Deux « spécialistes » en corderie ont réussi à trouver des emplois dans une institution officielle de Léninegrad. Un magasin a été ouvert, et plusieurs grandes usines et institutions soviétiques (entre autres le *Gosbank*) ont passé de grosses commandes à ce magasin. En fait, les deux susdits spécialistes, de modestes travailleurs en apparence, se trouvaient à la tête d'une vaste organisation de spéculateurs et l'enseigne d'une institution soviétique officielle ne leur était nécessaire que pour masquer leur activité illicite. Ils disposaient, en fait, de deux dépôts de marchandises, dont l'un était géré par eux pour le compte de l'institution officielle, à laquelle ils étaient attachés, et l'autre était leur propriété. De plus, ils parvinrent à établir, dans le premier de ces dépôts, un système de comptabilité fort ingénieux qui leur permit de réaliser des gains très considérables, évalués par l'expertise à 600,000 roubles.

Mais la « spéculation » ne se borne pas au seul trafic des marchandises. Il existe, à côté du commerce illicite des spéculateurs, une *production* illicite. Et cette production est assez variée. Pour ne relever que l'un des cas les plus retentissants, notons la découverte récente d'une tannerie clandestine à Odessa (1). Près de trente personnes, mêlées à cette affaire, ont été condamnées à des peines sévères... Au surplus, le mal de la « spéculation » n'a pas gagné que les citadins. Des campagnards suivent leur exemple et vont à Moscou et dans les autres centres afin de se procurer de marchandises introuvables dans les campagnes et dans les petites villes, telles les textiles, les chaussures et les objets de ménage et d'ameublement. En se procurant ces marchandises dans les grandes villes, les paysans les revendent ensuite avec profit chez eux. Aussi la milice (police) des chemins de fer est-elle chargée de fouiller les bagages des gens suspects, et le cas échéant, de les coffrer.

Les communications des journaux sur les divers et nombreux cas de « spéculation » donnent une idée sur la composition de la classe des « spéculateurs ». Qui sont, en fait, ces malheureux traqués et poursuivis par le puissant appareil de l'Etat soviétique? Il ne s'agit, évidemment pas, d'épaves de la bourgeoisie, de l'ancienne classe aisée, et ceci avant tout pour la raison que les débris de cette classe ne disposent d'aucuns moyens pour pouvoir « spéculer ». En fait, toutes les classes de la population prennent part à cette activité lucrative, mais très dangereuse. Nous l'avons dit : toute la Russie semble « spéculer », à l'heure présente. Le gros de l'armée des « spéculateurs » est formé de ménagères, c'est-à-dire de femmes d'ouvriers et d'employés, qui y sont poussées par la faim. Les salaires que touchent leurs

(1) *Pravda*, 23 juillet 1936.

maris sont insuffisants pour entretenir une famille. Il s'agit de trouver une source de revenus supplémentaires. Et dans l'écrasante majorité des cas cette source ne peut être que la « spéculation ».

Le citoyen soviétique s'évertue à découvrir le lieu et le genre de marchandises qui sera mis en vente dans les magasins gouvernementaux. Il tâche de rassembler quelques sous pour les acheter, puis, après avoir réalisé quelques bénéfices, il élargit petit à petit ses opérations. Des milliers d'accapareurs et de revendeurs affluent dans les centres en quête de toutes sortes de produits qu'ils écoulent ensuite dans tout le pays. Ces commerçants sont arrêtés en masse. Mais des milliers d'autres accapareurs échappent. Ils inventent des systèmes ingénieux pour dissimuler leurs marchandises, ils corrompent les représentants du Pouvoir et réussissent même à trouver, parmi ces représentants, des associés, alléchés par ce commerce lucratif.

* * *

Quelles sont les raisons qui poussent le consommateur à s'adresser aux « spéculateurs », alors qu'il peut, semble-t-il, trouver les mêmes marchandises dans les magasins gouvernementaux à des prix beaucoup moins élevés? Ces raisons sont nombreuses et la principale est que très souvent il ne les trouve pas, en fait, dans les dépôts de l'Etat.

L'Etat commerçant ne connaît pas de concurrence et il trafique n'importe comment, à tort et à travers. Les acheteurs doivent faire la queue pendant de longues heures, les magasins ne recevant les marchandises qu'au compte-gouttes. Des semaines et des mois se passent souvent avant que les débits gouvernementaux réussissent à compléter leurs stocks. Aussi les « spéculateurs » profitent-ils de cette circonstance : ils font des réserves de produits en temps d'abondance pour les revendre en temps de disette.

De plus, le commerce gouvernemental ne semble pas toujours compter avec les lois de la nature. En été, les magasins de l'Etat offrent des pelisses et des bottes en feutre, et en hiver des costumes de bain et des robes arachnéennes. Or les spéculateurs escomptent cette particularité et se conforment mieux aux besoins saisonniers.

Au surplus, les prix des magasins gouvernementaux diffèrent très sensiblement dans les diverses régions. Dans les grands centres, ils sont, et de beaucoup, inférieurs à la province. En outre, les capitales sont généralement mieux pourvues de marchandises que les régions éloignées. Les « spéculateurs » tirent parti de ces différences, et c'est pour cette raison qu'ils sont si souvent arrêtés dans les gares. Une véritable chasse aux marchandises est parfois organisée, et l'on trouve dans les colis des voyageurs de grandes quantités de textiles, de chaussures, de jouets, de disques de phono, etc.

Mais les mesures pénales et restrictives ne sont pas les seules que l'Etat emploie contre la « spéculation ». Il prend également des mesures préventives. Ainsi un nouveau règlement a été dernièrement introduit à Moscou. Chaque personne désireuse de vendre quoi que ce soit sur les marchés de cette ville est tenue de se munir préalablement, en présentant sa carte d'identité, d'une autorisation spéciale. Les prix des marchandises sont fixés par des priseurs spéciaux. Mais, au dire de la *Pravda*, ceux-ci remplissent mal leur fonction, et la « spéculation », ou plutôt le commerce privé, va son train, en dépit de ce nouveau règlement.

Aussi peut-on dire de façon générale que le commerce des marchés est devenu, en fait, une nouvelle source de « spéculation ». On sait que le gouvernement a fait, dès 1932, une concession par-

tielle au principe du commerce libre, en autorisant les paysans à vendre leurs produits sur les « marchés des Kolkhozes ». Mais, dès le début, ces marchés sont devenus, comme tout autre marché dans n'importe quel pays, de véritables centres commerciaux, où des revendeurs figuraient parmi les « producteurs » et où l'on pouvait également vendre et acheter des produits non seulement agricoles, mais aussi industriels. Et quiconque connaît le penchant naturel des populations russes au commerce comprendra à quel point il est difficile à l'administration de contrôler le commerce des marchés et de supprimer ces « abus ».

Dès lors, ce commerce, sur lequel le Pouvoir s'est vu obligé de fermer les yeux, ne diffère qu'à peine de ce qu'il désigne du nom de « spéculation ». Mais en même temps les marchés des Kolkhozes sont devenus un nouveau stimulant au développement de celle-ci. Le fait est qu'ils sont inaccessibles à l'écrasante majorité des habitants des villes, qui ne peuvent pas toujours s'absenter et courir le pays pour visiter ces marchés. Aussi cette fonction est-elle exercée par les « spéculateurs ». En somme, leur fonction est très importante. Et l'on peut dire, sans aucune exagération, que dans beaucoup de cas le consommateur soviétique n'aurait pu vivre sans les « spéculateurs ».

* * *

Il suffit de parcourir les journaux soviétiques — on sait qu'ils sont tous « officiels » — pour voir à quel point sévit la disette de marchandises.

Voici ce que les *Izvestia* (du 9 juin 1936) nous apprennent au sujet d'une enquête faite dans la région de Nijni. Il s'est trouvé que 25 % des magasins manquaient de sucre, et 13 % de sel. De plus, l'approvisionnement en pain et en poisson laissait à désirer. La mauvaise qualité du pain a été également constatée dans d'autres régions, notamment à Rostov, à Sochy, à Tuapsé, à Armavir et à Novorossiisk... Les concombres étant transportés à Rostov par avion, ils sont vendus 5 roubles le kilo. Les habitants de cette grande ville ne voient que très rarement la salade... Le manque de sucre est devenu chronique dans le Nord-Caucasien. De plus, on ne pouvait pas trouver, en plein juin, des légumes dans les magasins... Ceux de Iekaterinbourg manquent de beurre, de fruits et de légumes. En revanche, on manque de sel et de savon de ménage en Russie-Blanche...

L'insuffisance de produits alimentaires est également constatée à Kharkov. Le correspondant des *Izvestia* n'a pu trouver dans un magasin, qui desservait un arrondissement de 20,000 habitants, ni saucisson, ni poisson, ni viande, ni pain. Pas une seule goutte de lait n'avait été livrée à ce magasin depuis quinze jours. De même, cet arrondissement manque de produits industriels, et, par exemple, le fil et les aiguilles y sont introuvables (*Izvestia*, 20 mai 1936). Au reste, il existe des villes où les magasins gouvernementaux font presque défaut. Telle, par exemple, la ville portant le beau nom socialiste d'*Engels*. Cette ville de 60,000 habitants ne possède qu'un seul débit de légumes, et elle est totalement dépourvue de boucheries et de crémeries...

Dans d'autres cas, il ne s'agit pas tant de l'insuffisance des produits, mais plutôt de l'ignorance des bons procédés de conservation. Aussi Mikoïan, le Commissaire à l'Industrie alimentaire, donne-t-il le conseil d'apprendre chez les étrangers l'art de la conservation et de l'emballage des marchandises périssables. D'autre part, certains produits abondent, comme, par exemple, les légumes secs. Mais personne n'en veut. Il en est de même pour les biscuits et les croquets (*Izvestia*, 16 juillet 1936).

A Moscou, les œufs ont disparu en juillet (*Izvestia*, 21 juillet 1936). On ne pouvait pas en trouver, même dans les plus

grands magasins d'alimentation. Les employés expliquent cette disette par la mauvaise organisation des approvisionnements gouvernementaux. D'ailleurs, l'absence de sucre, de sel, d'huile et d'autres produits de première nécessité a été constatée, en avril, dans beaucoup de régions par la Commission de Contrôle soviétique (*Havas*). Cette Commission a également constaté de nombreuses déficiences dans l'organisation du commerce intérieur. Les fournitures et la répartition des produits se font au petit bonheur. Le plus grand désordre règne dans les magasins, ainsi que l'inobservation des règles les plus élémentaires de l'hygiène. Quant à la comptabilité... n'en parlons pas...

D'après les *Izvestia* (du 27 mai), la situation n'est pas plus reluisante en ce qui concerne l'approvisionnement en produits industriels. Le journal donne les chiffres de la fourniture de produits de consommation courante pour le premier trimestre 1936 et les accompagne de la note suivante : « Ces chiffres sont très inquiétants. Seuls quelques rares produits ont approximativement atteint les chiffres exigés par le Plan. De nombreuses marchandises présentent de grandes carences. Notons tout particulièrement l'échec honteux de la fabrication du carton, de l'ameublement, des crayons et des plumes et l'exécrable qualité de ces marchandises, ainsi que de tant d'autres... Il s'ensuit que la disette de celles-ci s'explique non seulement par les déficiences du commerce gouvernemental et par son manque de savoir-faire, mais aussi par l'insuffisance de la production et la mauvaise qualité des produits.

Les *Izvestia* ont consacré à ce problème un grand article dans leur numéro du 1^{er} avril 1936. « Les montagnes de produits de rebut qui ne font que progresser tous les mois dans les industries cotonnière et linière, ainsi que dans celle de la bonneterie, — dit le journal, — donnent une preuve évidente de ce que les dirigeants de nos industries de transformation ne s'intéressent pas à la qualité des produits. » Et l'éditorial conclut que la production se réduit à un simple gaspillage des matières premières.

Ces critiques de l'« économie dirigée » que l'on trouve dans les feuilles soviétiques (l'exemple précité n'est pas unique) ne manquent pas de saveur et sont généralement très instructives. Le fait est que les chiffres absolus de la production industrielle soviétique semblent indiquer un puissant développement. La courbe de la production monte d'une façon presque ininterrompue. Mais le tableau change d'aspect dès que l'on passe des chiffres généraux aux chiffres particuliers de chaque branche de production.

Voici quelques faits tirés des journaux soviétiques (août 1936).

On sait que les disques de Pathéphone jouent, aujourd'hui, un très grand rôle en Russie. Les « stakhanoviens » et d'autres travailleurs de *choc* en raffolent. Or, l'écrêteau — *Pas de disques* — ne quitte presque pas la devanture des magasins. Les plans de production ne sont jamais exécutés en ce qui concerne cette industrie. Le plan de 1936 a fixé la production à 50 millions de pièces. Mais on n'a réussi à en fabriquer que 5 millions au cours du premier semestre de cette année. En revanche, la production de rebut atteint un pourcentage inouï.

Un autre exemple. Il y eut panique dans le magasin-modèle de jouets d'enfants à Moscou. La recette journalière de ce magasin était tombée à 1,500 roubles, alors qu'elle atteignait, à la même époque de l'année précédente, 18,000 roubles. Et la raison? C'est que le magasin manquait de marchandises. Les jouets dont il disposait n'étaient pas de saison ou bien ils étaient inaccessibles quant aux prix (sans parler de leur mauvaise qualité). Aussi les *Izvestia* ont-ils calculé que l'Etat soviétique ne pouvait offrir à une enfant que 0,14 de poupée.

D'autre part, la *Pravda* constate que le commerce du meuble

est devenu déficitaire. Les meubles n'offrent aucun choix, ils sont « taillés à la hache » et disgracieux. Les goûts du consommateur sont grossièrement déviés. Et avant tout les meubles sont hors de prix... Le manque de marchandises se fait sentir dans de nombreuses autres branches de production. L'acquisition d'un bon bouton est tout un problème pour le consommateur soviétique. Faites le tour des magasins de Moscou, les vendeurs vous offriront deux ou trois types de boutons standardisés. Vous n'en trouverez pas d'autres. » Et les *Izvestia* reprennent ce même refrain : le fromage durcit, le beurre fond, le saucisson languit, le lait tourne... Pourquoi?... « Parce que l'économie est dirigée par des bureaucrates et des fonctionnaires qui n'ont cure des intérêts du peuple soviétique. » Ce ne sont pas nos paroles, c'est une citation très exacte d'un passage de la *Pravda* du 12 juillet.

Aussi avons-nous tâché de broser dans cette étude un tableau vivant du commerce mort-né de l'Etat soviétique, en nous basant sur les témoignages de sa propre presse que nous avons reproduits sans commentaires. Cependant une conclusion s'impose, et notamment celle que le « spéculateur » représente, dans la Russie contemporaine, une personnalité d'une grande utilité sociale et que son rôle est essentiellement vivifiant. La « spéculation » répond aux besoins les plus courants de la population. et sans l'aide que lui prête le « spéculateur », le consommateur soviétique n'aurait pu, en vérité, exister. Le rôle bienfaisant des « spéculateurs » est, d'ailleurs, confirmé par la prospérité de leur trafic. Leurs « chiffres d'affaires » semblent monter d'année en année. Les spéculateurs ne sont plus aujourd'hui du « menu fretin ». On trouve chez eux des dizaines de milliers de mètres de cotonnades, des centaines de *pouds* de farine, de riz et d'autres produits et objets. Aussi leur profession est-elle indéfectible, d'autant qu'ils sont très souvent aidés par la complicité des agents subalternes — et parfois même supérieurs — du Pouvoir.

Nous avons, d'autre part, souligné qu'il s'agissait, dans la vague de « spéculation » qui a déferlé sur tout le pays, non pas d'agissements contre-révolutionnaires, que le mouvement ne provenait pas des restes de l'ancienne classe bourgeoise anéantie. Au contraire, les spéculateurs représentent un produit du régime soviétique, un fruit ainsi pour dire naturel de ce régime et de son inévitable évolution.

Aussi existe-t-il une certaine contradiction entre la politique économique-sociale actuelle des Soviets et leur lutte sans merci contre les « spéculateurs ». Et cette contradiction s'est encore accentuée depuis que le projet de la nouvelle Constitution a officiellement reconnu, en limitant toutefois son application, le principe de la propriété privée. Mais ce principe ne fait-il pas corps avec celui de l'initiative privée? Toujours est-il qu'ils se complètent mutuellement et sont liés par une certaine logique intrinsèque... Or, qu'est-ce que la « spéculation », contre laquelle s'acharne le gouvernement soviétique, sinon un nom déguisé de l'initiative privée?... Aussi le rêve des populations russes — le commerce libre — sera-t-il peut-être un jour réalisé...

Comte SOLTYKOFF.

*La théologie en veston***Mea-culpa, mea-culpa...** (1)

Et maintenant, instruits par M. Duhamel, examinons notre conscience, et tâchons de connaître les péchés que nous avons pu commettre par omissions. Où en sommes-nous, nous qui nous prétendons catholiques, de nos devoirs? Avons-nous vraiment la religion du livre, qu'il s'agisse du livre des Ecritures ou de tout autre livre de méditation destiné à enfoncer plus avant en nos âmes l'éternelle vérité? Dire en effet du catholicisme qu'il est la religion du magistère et du protestantisme qu'il est celle du livre, c'est peut-être marquer en gros l'opposition qui existe entre les deux, mais c'est donner en tout cas du premier une définition incomplète et que les Pères auraient eu quelque peine à contresigner. Mieux vaut dire du catholicisme qu'il est à la fois la religion du magistère et du livre.

Oui ou non : sommes-nous des catholiques amis du livre? La lecture spirituelle nous dit-elle quelque chose? N'avons-nous pas la superstition de l'actuel au point de nous y donner corps et âme, oubliant tout le reste? Le journal et le poste ne sont-ils pas devenus comme les pôles de notre vie? Songeons-nous à faire quelquefois notre « prière à l'inactuel »? Je crains bien que, pour la plupart d'entre nous, le *mea-culpa* ne s'impose sur presque tous ces points.

* * *

Soyons réalistes, en effet, et pénétrons dans un de ces intérieurs soi-disant chrétiens, comme il en existe tant aujourd'hui, où l'on a, au fond et quoi qu'on en dise, pactisé avec le monde. Que s'y passe-t-il? Rien de rassurant pour ce qui est de la culture religieuse. Absolument rien. Hors du terre à terre quotidien, on n'y relève nulle trace de cette noble inquiétude, de cette divine lassitude qui entraînent tout naturellement les vrais chrétiens à chercher dans la méditation un moyen de s'évader de la prison de la terre vers les demeures saintes. Car la lecture spirituelle, c'est cela, en somme : un essai d'évasion vers l'éternel, un apprentissage, dans le temps, de la vie, de l'éternité.

Cherche-t-on sur la table de milieu de l'appartement ou sur la table à ouvrage la Bible qui fut longtemps l'objet d'un culte familial? C'est en vain. « Elle est à l'index », me répondit l'autre jour quelqu'un, d'ailleurs assidu des premiers vendredis, à qui j'en faisais une citation adaptée à son cas. Il avait raison en un sens, car, si elle n'est pas à l'index officiellement, elle y est pratiquement et officieusement, presque plus personne n'en ayant cure. Il y a beau temps que Gustave Doré lui-même, qui exerça pourtant sur mainte sensibilité d'enfant un charme prestigieux, n'est plus de saison. Même ostracisme pour la *Vie des Saints* et l'*Imitation*, ces classiques du vrai chrétien. Tout cela est relégué aux oubliettes, au rang des vieux livres auxquels on consent à faire les honneurs du salon quand ils se parent de belles reliures, mais auxquels il est bien entendu qu'on ne touche pas.

C'est tout juste si quelque bulletin paroissial, souvent à l'eau de rose, a droit de cité. Et encore n'est-il là le plus souvent que pour faire plaisir à M. le Curé et n'a-t-il même pas toujours les faveurs de la lecture, du moins dans ses parties graves. C'est tout, vraiment tout, et c'est peu. Quel vide dans la huche à pain! Que nous voilà loin, grand Dieu! de ce cabinet des Rochers où la marquise de Sévigné classait avec amour la « tablette de

dévotion » qu'elle apportait de Paris et dont elle dégustait ensuite chacun des éléments à petits coups et à longueur de journée; de la paisible maison de Milly, où Mme de Lamartine — je le lisais récemment avec mélancolie dans son journal intime — transfigurait par d'abondantes et substantielles lectures son ordinaire train de vie! Quelle désagrégation lamentable! Jamais peut-être la vie de l'esprit n'a été si chancelante au foyer. C'est presque le zéro comme température intellectuelle. Chante après cela qui voudra les gloires du siècle!

* * *

Au journal les faveurs. C'est le roi du foyer. Il y règne en maître et en tyran. C'est le bréviaire de Monsieur, qui le reprendra tout le long du jour, y cherchant chaque fois un intérêt qui n'y est pas et qu'il n'y trouvera jamais. « Quand je l'achève, je ne sais pas ce que j'ai lu », me disait, un jour blasé, un de ces fanatiques d'actualité, le même qui me reprochait sur un ton de pitié, et presque comme un péché mortel, d'ignorer la constitution du dernier ministère et le nom du président du Conseil. Que faire? Je n'ai jamais cru assez au journal pour lui donner mon cœur...

Bréviaire de Monsieur, le journal l'est aussi, en un sens, de Madame par la chronique locale qui la met au courant des mariages et des décès et lui permet, par la carte de visite envoyée à point, d'entretenir des relations ou d'en nouer. Bref, on vit du journal. Vient-il à manquer? C'est une vraie catastrophe. « Aujourd'hui, je n'ai pas eu mon journal », annonce sur un ton lugubre le bourgeois dépité. *Diem perdidit*. Cela s'équivaut. L'on se prend à regretter que La Bruyère ne soit plus de ce monde : s'il avait connu le prestige de la presse près de certains esprits, il y aurait certainement trouvé matière à quelque nouveau « caractère ».

* * *

Au journal est venu se superposer le poste, et, avec lui, c'est tout le bruit du siècle, sa voix perfide, ses chansons à double sens ou carrément obscènes qui entrent en rafale. Du coup, adieu les repas intimes, les longues soirées d'hiver propices aux calmes confidences qui donnaient à la famille l'aspect d'un sanctuaire et, tout en cimentant l'union des époux, laissait aux enfants d'impérissables souvenirs! Adieu la douce continuité des heures si favorables à l'oraison! Adieu pour la femme, en particulier, ce travail paisible qui lui permettait, tandis que courait son aiguille, de réfléchir et d'élever son âme vers Dieu, et se fondait souvent en un soupir d'amour! C'est maintenant l'énerverement constant et à haute dose. Il y a la fièvre au foyer. Elle y est à l'état endémique.

« Mais qui donc aujourd'hui médite, ou, comme on disait autrefois, qui fait oraison? » remarque H. Bordeaux. Presque personne en effet, et l'illustre apôtre de la « Maison » n'a jamais peut-être si bien parlé. Ces serres chaudes qu'étaient et que devraient être toujours les familles chrétiennes sont devenues ouvertes à tous les vents. Les murs des maisons qui les abritent sont fissurés. Qu'arrive-t-il? Les âmes s'y fanent tristement dans leur fleur au lieu de s'y épanouir et d'y mûrir silencieusement. On y remarque une dissipation qui fait peur.

Et, par dissipation, je n'ai pas seulement en vue le relâchement moral, mais aussi de la désagrégation psychologique qui fait qu'on y vit constamment hors de soi, qu'on passe son temps à des futilités. « Il n'y a plus de vie de famille », s'écrient les gens sensés. L'on s'en rend compte d'ailleurs pour peu qu'on aille un peu dans le monde. Comment les autres sont-ils faits? Je n'en sais rien. Mais, pour ce qui me concerne, je trouve qu'il est des journées bourgeoises qui vous laissent l'âme dans un état

(1) Voir la *Revue Catholique* du 16 octobre.

de marasme indescriptible. On a parlé de tout, de tous et de rien; on a effleuré mille questions sans en résoudre aucune. Bref, on s'est lamentablement éparpillé, et, pour peu qu'on ait quelque personnalité, l'on en revient l'âme lasse. C'est avec un soupir de soulagement qu'on se retrouve. Je comprends tout à fait M^{me} de Sévigné écrivant au retour des fêtes données à l'occasion de la réunion des Etats de Bretagne : « J'ai un besoin de repos qui ne se peut dire; j'ai besoin de dormir; j'ai besoin de manger, car je meurs de faim à ces festins; j'ai besoin de me rafraîchir; j'ai besoin de me taire. Tout le monde m'attaquait et mon poumon était usé. » Ah! l'admirable chrétienne...

* * *

Comment veut-on que des esprits aussi peu alimentés de lecture que ceux dont je parle aient, au point de vue religieux, une solide constitution. Si cela dure, le monde ne fournira bientôt plus à l'Eglise que des rachitiques, de bonnes personnes peut-être, — le qualificatif étant entendu dans son sens le plus élastique, — mais sans plomb dans la tête, par conséquent sans vigueur spirituelle, sans ossification, des gens à pratiques peut-être, mais, ce qui est un appauvrissement considérable, sans doctrine, et vides de pensée, des sortes d'invertébrés de la vie chrétienne, des catholiques aux « pâles couleurs ».

« Il y a heureusement la communion fréquente », répliqueront des esprits à courte vue, idolâtres de leur siècle, au point presque de vouloir, contrairement à la maxime apostolique, y conformer la religion, et cherchant à le justifier à tout prix. Certes, loin de moi d'en nier l'efficacité souveraine. Mais encore faut-il qu'elle rencontre ses âmes ne faisant pas obstacle au travail intérieur qu'elle a pour but d'opérer. Or, comment, je le demande, le « ferment » divin, dont l'action est sans cesse neutralisée, arrive-

rait-il à transformer cette pâte inerte que sont les cœurs? Ce serait tenter le Ciel que de le croire. Comment le lis divin de l'autel pourrait-il croître et répandre son parfum au milieu des épines qui l'étouffent, et qui ne sont autres précisément que les mille soucis du siècle? Il y a des âmes aussi bruyantes, aussi encombrées que la place de l'Opéra, vers 7 heures, en temps de pluie. Or Dieu ne se plaît pas dans le bruit, — c'est son Esprit qui nous le fait savoir. Qui veut le garder doit se faire à tout prix une âme de silence. J'ose dire que, sans un minimum de lecture ou de méditation, nécessaire pour ramener l'âme à son centre, la communion sacramentelle du matin finira par ne plus être qu'un exercice rituel et mécanique, qui ne porte pas. C'est à mon avis ce qui fait que de nos jours beaucoup d'assidus de la table sainte se révèlent à l'usage tout à fait quelconques et sans vigueur, à peine différents dans leur manière d'être de ceux qui ne fréquentent pas l'adorable mystère de l'autel et, selon l'expression évangélique, « sont du monde ».

Non, sans un brin au moins d'esprit contemplatif, impossible de garder Jésus présent dans son cœur le long du jour. Or cet esprit contemplatif, c'est justement au cours de la lecture méditée qu'il naît et se développe.

La lecture spirituelle? Mais c'est pour l'âme le temps de la divine audience. « *Legis, Sponsus tibi loquitur* : Lisez-vous, nous dit l'antique spiritualité, c'est l'Epoux qui vous parle. » C'est le temps béni où elle quitte le rôle actif de Marthe pour prendre celui, plus reposé, de Marie.

« *Orationi lectio, lectioni succedat oratio* : Que la lecture fasse suite à l'oraison, et l'oraison à la lecture. » La formule hiéronymienne est toujours à l'ordre du jour. N'exprime-t-elle pas, en effet, le rythme profond de la vie chrétienne?

D^r DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La Presse au Congrès de Malines (1)

Nous avons successivement étudié dans les deux précédentes chroniques, à la lumière des travaux de la Section IX^e du Sixième Congrès de Malines : *les devoirs du journaliste* serviteur de l'Action catholique, *les qualités du journal catholique* réclamées par son adaptation aux exigences de la presse moderne.

Il nous reste à examiner le cadre juridique le plus favorable à l'accomplissement de ces devoirs et à l'évolution du journal.

La Presse est une puissance, on ne l'appelle pas en vain le quatrième pouvoir. Elle s'exerce sous le régime de la liberté que petit à petit lui ont reconnu tous les pays civilisés. Pour être soumise çà et là à d'importantes restrictions, la liberté de la presse n'a pas tardé à justifier les condamnations du Saint-Siège

en créant un état d'anarchie. Nombreux sont les penseurs qui ont cherché le moyen de discipliner cette force sans l'étrangler par la censure. Il n'est pas étonnant que par un juste retour des choses cette liberté de la presse qui avait été exaltée au Congrès de 1863 par l'illustre comte de Montalembert ait été, après trois quarts de siècle d'expérience, en ce Sixième Congrès, l'objet d'un examen plus sévère tendant à en limiter les flagrants abus.

C'est un jeune publiciste de talent, M. Etienne de La Vallée-Poussin, qui s'est appliqué à résoudre ce problème difficile et complexe du statut légal de la presse. Il a rejeté le carcan de la censure, il a préconisé le régime corporatif. Il n'a pas voulu des chaînes de la dictature, il a demandé à la liberté de se gouverner elle-même. L'humaniste délicat n'a pas oublié que la lance d'Achille avait le pouvoir de guérir les plaies qu'elle faisait.

J'ouvrirais volontiers la discussion sur ce rapport vigoureusement pensé et élégamment écrit en reproduisant ici la page qui inspirait à Louis Veuillot dans les *Odeurs de Paris* la suppression de l'*Univers* par décret impérial du 29 janvier 1860 :

« Une liberté illimitée comme on l'a demandée souvent et telle qu'elle a presque existé quelquefois, une servitude illimitée telle qu'elle est imposée aujourd'hui, ce sont deux moyens

(1) Voir *La Revue Catholique* des 16 et 23 octobre 1936.

différents, mais également efficaces pour faire produire à la presse le mal absolu. Alors elle est véritablement et exclusivement un instrument de destruction. Si les journalistes de ce temps-ci — ceux qui peuvent parler — avaient soin de l'honneur et de l'avenir de la liberté, s'ils étaient autre chose que des hommes... dévoués à toutes les besognes rétribuées, ou des esprits perdus d'indifférence, de doute et de paresse, ils ne demanderaient pas des immunités dans la servitude, mais plutôt *des responsabilités dans la liberté.* »

Il était nécessairement indiqué que la liberté de la presse d'où était sortie la révolution de 1830 fût inscrite dans la Constitution. Que si la nécessité d'une loi qui la réglementât leur était apparue, elle ne fut même jamais préparée et le journal tomba sous le régime du droit commun, tout comme si la presse n'était qu'une industrie purement privée et même la plus démunie de toute protection officielle. Il en va tout autrement en fait. Elle n'est pas seulement véhicule des idées, elle est l'informateur indispensable d'une quantité de choses nécessaires à la vie, elle fait connaître la teneur des lois, elle répond à une immense variété de goûts et de besoins. Aucune industrie ne peut à cet égard lui être comparée. « Aucune n'est par sa nature aussi intéressée à être indépendante de l'Etat, et, en même temps, aussi contrainte à rester en contact avec l'Etat et favorisée par lui. »

Conclusion : le droit commun ne s'ajuste pas à une telle condition. Faut-il s'étonner que la jurisprudence ait graduellement « démantelé tout l'édifice de ce droit en faveur du journalisme ». Celui-ci a des exigences professionnelles qui dépassent les libertés ordinaires du citoyen. Il ne peut pas s'étendre sur ce lit de Procuste.

C'est à ce point que certains arrêts de la Cour d'appel ont passé condamnation sur des articles diffamatoires, excusés par les nécessités d'une information hâtive, la mauvaise foi n'étant d'ailleurs pas établie. Mais Thémis sur ce terrain ne s'est avancée que d'un pied boiteux : elle ne l'a jamais dominé dans son ensemble.

Il y a donc, en Belgique, un problème de la presse. Et M. de La Vallée-Poussin nous place devant cette alternative : « Considérez-vous la presse comme une industrie purement privée? Soyez logique, imposez-lui le droit commun dans toute sa rigueur, refusez-lui tout privilège. Sachez que de la sorte vous la paralysez cruellement ou que, d'autre part, vous risquez d'en faire le pire ferment d'anarchie. Lui reconnaissez-vous, au contraire, le caractère d'une institution d'utilité publique, postulant en conséquence des privilèges qui en résultent? Alors, définissez le régime spécial que cette situation comporte, octroyez-lui un statut légal. »

* * *

Le distingué rapporteur est parti de cette alternative : la presse n'est pas seulement une industrie privée, elle est un *service social*, pour en déduire que le seul régime capable d'en équilibrer adéquatement les droits et les devoirs est le régime corporatif avec l'institution d'un Ordre des Journalistes. Dans sa pensée, cette organisation de la presse n'est pas l'extension à l'industrie du journal de l'adoption générale de la corporation, mais répond simplement à une nécessité professionnelle.

Il établit d'abord le rôle social de la presse. « Elle est utile à la société dans la mesure où elle l'éclaire sur la véritable situation du pays et sur les vrais intérêts des citoyens. Elle joue le rôle d'un corps politique. Elle représente fréquemment les intérêts du public et des consommateurs devant les pouvoirs publics, les régies, les grands corps industriels et sociaux. » Il est souvent

entre ministres et administrés intermédiaire plus écouté que le député.

Ce rôle considérable s'origine, comme disent les philosophes, au droit naturel des membres de la société d'être informés de la chose publique, d'être défendus contre l'arbitraire éventuel des gouvernants, d'exercer un certain contrôle sur l'Etat et les entreprises d'intérêt général.

Or, — on entend que le rapporteur logicien introduit ici sa mineure — l'exercice de tout droit doit être réglé. Il est inadmissible que les droits de la presse s'exercent aux dépens de l'ordre social, de l'ordre moral.

Mises à part les atteintes portées à la morale que tous considèrent comme délits bien qu'ils ne s'entendent pas sur leur répression, à ne s'occuper que de l'ordre social, il est manifeste que dans leurs collisions avec les droits de la presse, il est des droits qui l'emportent : ceux de l'Etat, des groupes sociaux et des personnes privées.

Est-ce que la presse, qui en définitive dans l'accomplissement de sa mission doit collaborer au bien commun, a le droit d'entraver le gouvernement dans l'exercice de sa souveraineté?

A son tour, la société oppose à ceux de la presse ses droits imprescriptibles, et avec elle, la famille, les milieux professionnels qui ne peuvent être sacrifiés au bon plaisir de la presse. Le rapporteur n'hésite pas à réclamer contre ses abus la protection d'autres corps non organisés qu'elle met en cause avec d'autant plus de désinvolture qu'ils sont dépourvus de base juridique : francs-maçons, banquiers, jésuites, enseignement libre, laïc et autres entités abstraites. Peut-on reconnaître à la presse dans ce domaine pleine et entière liberté sous prétexte qu'il n'y a pas de personne privée lésée?

Bref, est-ce que, à coups de bélier, la presse débridée peut-elle saccager, dévaster, démolir la société? Et comment refréner ces excès et limiter ces ravages?

Enfin, peut-on, dans une société policée, livrer impunément à la presse les droits de la personnalité supérieurs à ceux que le journal fait valoir à titre d'informateur?

Réunissant ces constatations, le rapporteur pose en fait que le régime actuel se montre impuissant à sauvegarder les intérêts sociaux signalés. La justice actuelle ne s'intéresse qu'à la protection des personnes, et encore, insuffisamment. Nous n'avons pas, hélas, à nous appesantir sur ce point. Nous avons vu la vie privée, une longue carrière d'honneur livrée en proie aux chiennes d'enfer et celles-ci rencontrer au prétoire un accueil encourageant. Les difficultés de la procédure, les facilités que la jurisprudence accorde à la presse rendent une action en justice si ingrate, si coûteuse, souvent si inopérante qu'un illustre avocat avait coutume d'ouvrir cet avis : « Si un journal vous accuse d'avoir tué votre père, au cas où il vit, promenez-vous avec lui au boulevard. S'il ne vit plus, il n'y a rien à faire et laisser dire. »

« Nous estimons, conclut le rapporteur, que la liberté de la presse actuelle n'est pas très loin de la licence en ce qui concerne la sauvegarde des droits les plus incontestables des personnes privées. » Le droit de réponse ne trouve pas grâce devant lui; il est d'ordinaire, en effet, neutralisé, si pas annulé, par le journal qui a le dernier mot.

Insuffisamment protégés, les droits des personnes privées; ceux des collectivités ne le sont pas du tout, s'il n'y a pas de délits caractérisés.

* * *

Je voudrais ouvrir ici dans l'analyse du rapport de M. de La Vallée une parenthèse pour rappeler que cette défaillance de la répression à l'égard de la presse n'existe pas en Angleterre. La presse anglaise, surtout avant qu'elle fût américanisée par

les trusts, était et reste même hautement considérée. « Elle mène les hommes d'Etat, disait lord Roseberry, elle fait connaître les idées et les désirs de la nation. » Montalembert la juge ainsi dans son livre *L'Avenir politique de l'Angleterre* : « La presse anglaise a un culte spécial pour la personne, par l'intérêt qu'elle porte à tout Anglais dans sa manière de vivre, dans ses actes, depuis la personne du roi jusqu'à la plus petite actrice. »

Eugène Tavernier a été frappé à son tour du caractère impersonnel du journal anglais, à la différence du journal français. La justice est en Angleterre d'une extrême sévérité pour le reportage, surtout en matière judiciaire. Chose curieuse, le droit de réponse n'existe pas dans la législation anglaise, mais, pour la plupart, les journaux obéissent à l'honorable tradition de la presse qui exige que, dans les affaires personnelles surtout, on publie les corrections adressées au journal touchant des erreurs ou inexactitudes de fait. La magistrature anglaise est réputée pour son inflexible sévérité à l'égard des journaux contre lesquels un particulier a déposé une plainte ou intenté un procès de « libel » devant la Haute Cour.

« En Angleterre, écrit M. Paul de Sury, c'est bien la tradition qui joue le plus grand rôle et la tradition commande qu'on insère les rectifications; un journal qui manquerait à cet usage traditionnel perdrait toute considération. La tradition, en pareil cas, est plus forte qu'une loi. »

* * *

Distinguant le point de vue individuel du point de vue social, le rapporteur estime qu'il suffirait, quant au premier, de préciser la législation actuelle et de prévoir une procédure adéquate devant les tribunaux, avec des règles très sévères en matière de

dommages-intérêts, à l'effet d'assurer, sans bouleversement du régime actuel, la protection des personnes.

Mais, nous touchons au port, tout au contraire, s'il s'agit de la *défense sociale*, c'est le statut de la presse qui doit être profondément modifié. Il est clair, en effet, que l'initiative privée de tel journal s'appliquant à être réservé et circonspect serait vite punie par la concurrence écrasante des autres.

Or, il n'y a que deux méthodes pour régler l'exercice de la liberté de la presse : ou la *censure* préventive de l'Etat, ou la *formule corporative* par laquelle la presse se discipline elle-même dans un cadre légal.

La censure risque d'être arbitraire, maladroite et, selon les moments, indifférente ou exagérée.

« La domestication de la presse est nécessaire pour les dictatures, mais ce régime ne nous apparaît pas comme un idéal. » Pas idéal belge, en tout cas, puisque tel qui annonce l'avènement de l'âge d'or par l'égalisation de la propriété et la mise forcée en régime corporatif de toutes les industries se défend d'aspirer à la dictature qui seule, d'ailleurs, poussée jusqu'à l'omnipotence de l'impérialisme, pourrait réaliser la millième partie de ce pharimaux programme.

A juste titre, le rapporteur repousse la mainmise de l'Etat sur la presse. Elle doit être indépendante pour assurer vis-à-vis du pouvoir la protection efficace des gouvernés. Mission sociale et politique, infiniment délicate, qui demande d'être remplie avec tact et mesure. Selon qu'elle sera bien ou mal remplie, la liberté de la presse sera le plus grand bien ou le plus grand mal.

La corporation apparaît donc comme le mode d'organisation de la presse qui assure le plus parfait accomplissement de sa mission. C'est ce que nous examinerons dans la prochaine chronique.


J. SCHYRGENS.

ASSURANCES
MARCEL LEQUIME
CONSEIL EN TOUTES ASSURANCES

Accidents — Incendie — Responsabilité civile
Vol — Vie, etc. — Prêts hypothécaires
Automobile

36, rue Joseph II, BRUXELLES
Téléphone : 11.42.29

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79
13, RUE ROYALE
BRUXELLES

OSTENDE-
DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.135.753.000.00
FONDS SOCIAL fr,	1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
 Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
 Gaston Blaise, Directeur;
 Auguste Callens, Directeur;
 le baron Carton de Wiart, Directeur;
 Willy de Munck, Directeur;
 Albert d'Heur, Directeur;
 Charles Fabri, Directeur;
 Edgar Sengier, Directeur;
 Adolphe Stoclet, Directeur;
 Firmin Van Brée, Directeur;
 Jules Bagage, Directeur honoraire;
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

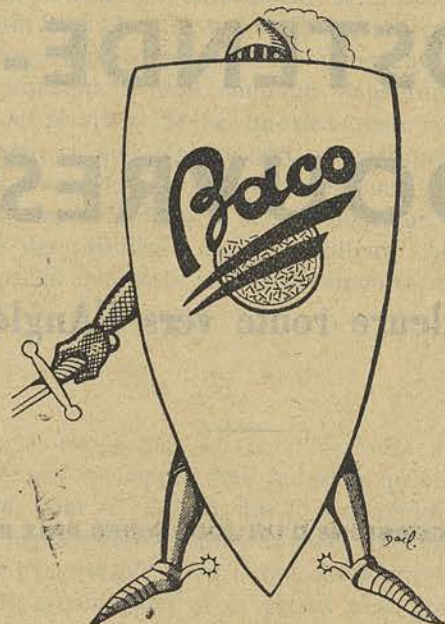
COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
 Léon Eliat;
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
 le baron A. d'Huart;
 le baron de Trannoy;
 G. Mullie;
 Paul Hamoir;
 H. Vermeulen.
 le comte Patoul.

Le Secrétaire,
 M. Camille Lepêche.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

BACOCIR, appliqué sur les parquets, bancs, meubles, etc., rend ces surfaces auto-désinfectantes.

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO
 (Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
 de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860.

Spécialité :

SERVICE JOURNALIER de transports par auto-camions
 sur AIX-LA-CHAPELLE-M/GLADBACH et environs
 Toute marchandise nous remise avant 17 h est délivrée le lendemain avant 15 h

VERVIERS
 49 à 53, rue Tranohée
 Téléph. 141 et 2119

ANVERS
 18, rue des Récollets
 Téléph. 202.23

Si vous pouvez écrire Vous pouvez **DESSINER**

Hier, un agréable passe-temps, le dessin est devenu aujourd'hui une source de profits



Quelques traits ont suffi à l'un de nos élèves pour camper d'une manière exacte cette femme rentrant du travail.



Croquis d'un de nos élèves quelques mois après son inscription.

REGARDEZ ces dessins. Ils ont été exécutés par des élèves de l'Ecole A. B. C., qui ont pu, après quelques leçons seulement, donner toute leur mesure dans ces croquis simplement traités, mais pleins de verve, d'habileté et de vie. Et les élèves qui ont exécuté ces dessins savaient à peine tenir un crayon avant de s'inscrire au cours A. B. C.

Il est curieux, en effet, de constater combien peu de gens, aujourd'hui, savent dessiner. Interrogez dix personnes au hasard : « Sauriez-vous faire un pareil croquis ? » Une, peut-être, une seule, vous répondra par l'affirmative. Toutes les dix, cependant, ont, dans leur jeunesse, suivi des cours de dessin. Mais elles n'ont connu que la pâle routine et la terne fréquentation d'un enseignement périmé, usant d'une méthode défectueuse ou, plus exactement, vide de toute méthode.

Une merveilleuse méthode.

L'Ecole A. B. C., par sa lumineuse méthode, basée sur des principes absolument nouveaux, ingénieux, simples et rationnels, ne présente aucune difficulté et fait de l'apprentissage du dessin un véritable plaisir, une des plus attachantes distractions. Utilisant l'habileté graphique que chacun a acquise en apprenant à écrire, elle permet, dès les premières leçons, de faire de bons croquis, même d'après des modèles en mouvement. Elle porte sur tous les genres de dessins : croquis, portraits, caricatures, paysages, fleurs, animaux, etc., et conduit particulièrement au dessin pratique. Parmi les légions d'élèves enthousiastes ayant suivi ses cours, il est de nombreux artistes qui ont acquis un talent suffisant pour créer et vendre des dessins de toutes sortes : illustrations de livres et magazines, dessins d'annonces, affiches, décoration, mode, etc.

Vous pouvez, sans abandonner vos occupations journalières, quels que soient votre âge et votre résidence, suivre les cours de l'Ecole A. B. C. et acquérir en peu de temps toutes les qualités d'un excellent dessinateur. Quelle joie alors de pouvoir croquer en quelques traits une scène, un paysage, une silhouette rapidement entrevue ; de savoir traduire vos impressions par l'image ! Quelle joie aussi, grâce à votre crayon, d'améliorer votre situation ou de vous en créer une nouvelle !

Renseignez-vous.

Venez nous voir ou demandez-nous dès aujourd'hui notre brochure de renseignements en nous précisant les points qui vous intéressent particulièrement. Nous pourrions ainsi vous éclairer tout à fait sur les avantages que notre enseignement peut vous assurer.

ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN,
Studio J. 125
18, rue du Méridien, Bruxelles.

Je vous prie de m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi la brochure illustrée « Le Dessin et ses Possibilités », m'apportant des détails complets sur votre méthode :

Nom
Adresse
Age

Une grande Reine, un grand écrivain et Linguaphone



Sa Majesté la reine Elisabeth a appris plusieurs langues par Linguaphone avec satisfaction.

Maurice Maeterlinck, le grand écrivain, écrit :

Cher Monsieur, J'ai tenu à étudier les vertus du Linguaphone.

C'est fait et je suis convaincu. L'épreuve est décisive. En 8 jours, j'ai fait plus de progrès que je n'en avais fait durant un mois de séjour à Londres, dans un milieu où l'on ne parlait exclusivement que l'anglais. Je vous félicite, etc...

Maeterlinck



Demandez le Livre d'or LINGUAPHONE (classe J23) 18, rue du Méridien, Brux.

À quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres

LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.

Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.



L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.
" 24 " : 11 fr.
" 48 " : 20 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies du pays.

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

FABRIQUE DE CASQUES EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burin-Glons

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de sole. Fils fantas-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et sole.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
ecolésastiques — Loden — Gabardines

Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,]
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage]
de nos représentants

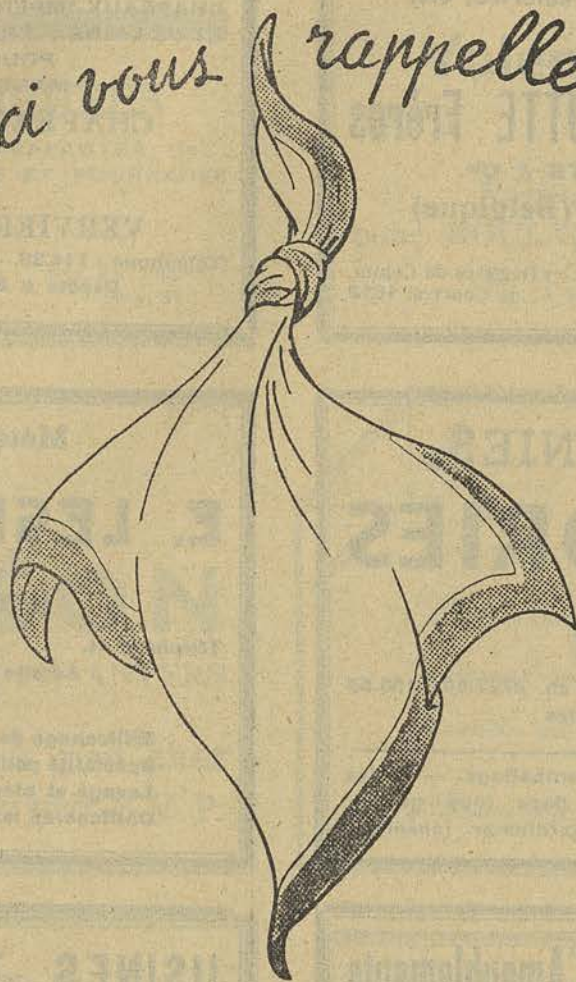


C. Coster & Co

41, rue du Lombard
Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

REGD.

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique : **boutte-Ingelmunster** Téléphone : **44 Iseghem** Registre de Comm. de Courtrai **1612**

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES POUR DAMES ET ENFANTS MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLESIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

USINES RÉUNIES

BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332. Compte ch. 2727.10 - 153.55
Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Tolles d'emballage. — Tolles pour tentures. — Tolle-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. C., 5th Edition.

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

Manufacture de Tissus d'Ameublements

à Ingelmunster-lez-Courtrai, Belgique

Téléphone : Iseghem 49. Registre du commerce : 11.335
Adresse télégraphique : Firme Schotte Ingelmunster

Tapis de Table, etc.

Chemin de Table-Coussins, etc.

Firme Robert SCHOTTE

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLESIASTIQUES

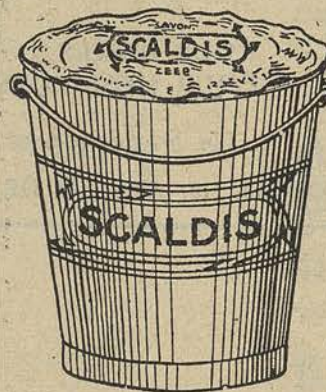
Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93
MONT-ST-AMAND (Gand)



Savon mou

ABSOLUMENT :

Pur
Ferme
Transparent

NON CAUSTIQUE
et TRÈS DÉTERSIF

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS DE SAINT-REMY

HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post. :
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

Les Bonbons Becco

*Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.*

(Demandez prix-courant.)

Namur

Soc. Com. BOOST Frères

(Soc. An.)

Bureaux : Canal des Brasseurs, 31.

Magasins : Canal des Brasseurs, 31; Quai Jordaens, 7-10,

Téléphones : 354.57, 342.81

Compte Chèques-postaux : 787.53. Adr. télégr. : Kindbostik-Anvers.
Registre du Commerce d'Anvers n° 3727

Conserves - Fruits secs
Produits alimentaires - Epicerie

IMPORTATION DIRECTE

Conserves : de poissons (sardines, saumons, homards,
pilchards, etc.);
de légumes (divers);
de fruits (abricots, ananas, etc.).

(Gros boîtages spécialement pour communautés religieuses).

Fruits secs : raisins sultanes, pruneaux, abricots,
figues, dattes, etc.

Epices :

poivre, cannelle, noix de muscade.

Produits alimentaires divers

riz, tapioca, féculé, gruau, haricots, pois, huiles comestibles, etc.

FABRIQUE DE BISCUITS, BISCOTTES, MASTELLES,
PAINS D'ÉPICES, SPÉCULATION

Maison Deguée

19, rue Bouille — LIÈGE

Téléphone : 144.84

Compte chèques postaux : 950.55 Registre du com. Liège 6141

Haricots - Pois - Lentilles

RIZ

Guillaume GORIS

319-325, rue Dambrugge — ANVERS

TÉLÉPHONES : 320.02 - 213.34

Fournisseur de l'Armée, des Institutions de l'Etat,
Pensionnats, Communautés religieuses, etc.

MAISON FONDÉE EN 1878

PRIX et ÉCHANTILLONS sur demande

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffechaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SEOS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique

MIEL

JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n° 361.040 Téléphone 769.75.

Fécule de Maïs

CAFÉS

CRUS ET TORRÉFIÉS

Torréfaction « LA METROPOLE », S. A.

24, rue Rouge, ANVERS

Tél. 320.86

Chicorée

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

“ **BOLS** ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim

Téléphone : 17.78.98

BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. **LES CAVES CHAMPENOISES**

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis
DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison **GIACOMINI, S. A.**
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge • Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vins d'Asti et du Piémont • Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vermouth • BELLARDI », Turin.

Vins de Chianti • CONTEA D'ORO », Rufina.

Vins de Porto • FERROIDAS et C^o », Oporto.

Grands Vins de **BORDEAUX** et de **BOURGOGNE**.

Champagne • CH. JACOT et C^o », Epernay.

Asti Spumante • GANCIA ».

Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.

Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des **COTEAUX** de l'**HARRACH**
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de **BORDEAUX**, **BOURGOGNE**
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune

à Montegnée-lez-Liège

Téléphone : Liège 101.10 et 148.89

**ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ
POUR USAGE DOMESTIQUE :**

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

**SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU**

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIÈRES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

**CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE
QUALITÉ**

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PIC DU MINEUR,
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

**Pour cuisiner
vite et bien...**

exigez du charbon de la

S. A. DU

Charbonnage du Bois d'Avroy

à Sclessin-Ougrée

Téléphone Liège 284.26 et 103.18

CHARBON FLAMBANT, A HAUT POUVOIR CALORIFIQUE

calibré 10/20 — 20/35 — 35/60 — 60/90 — criblé
particulièrement recommandé aux

**Communautés,
Pensionnats,
Restaurants, etc.**

INDUSTRIELS! Faites un essai de nos produits, ils vous
donneront le maximum de satisfaction, tant en poussier
brut qu'en lavé 0/10, 5/10, 10/20.

**La Société Anonyme
DES**

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

qui n'extrait que des charbons demi-gras homogènes, fournit des
produits de tout premier ordre pour TOUS USAGES DOMESTIQUES.
(Gros, galletteries, galletins, têtes de moineaux, braisettes lavées
20/35, noisettes lavées 10/22, criblé, criblés spéciaux et tout-venant.)

Ces charbons, d'un rendement supérieur, sont les plus économiques
même pour des usages spéciaux : les galletins notamment sont
recommandés pour le chauffage central et les braisettes lavées 20/35
conviennent très bien pour les foyers à feu continu.

Ces charbonnages, les plus importants de Belgique, abriquent
également des

Boulets de luxe

très propres, marqués : V, d'un poids de 45/50 et de 150 grammes,
dont la teneur en cendres est inférieure à 8 %. Ceux-ci, brûlant sans
mâchefer, donnent les meilleurs résultats. (Chauffage central, cuisinières,
feux continus, poêles de Louvain, etc.)

Pour les renseignements et commandes, prière de s'adresser au

Service des Ventes des

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

à BASCOUP (Hainaut)

Téléphone : Bascoup n° 14.

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 108.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

803

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, A BRUXELLES

Usine à Gulse (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANVILLON A AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS QUITTS. — JAMBONS CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAMBON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS. — CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. G. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

Apprenez les
langues vivantes

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles



Pour vos installations électriques adressez-vous

AUX
ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES
NESTOR FEYENS

66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94

Entreprises générales, Entretien, Surveillance,
— Projets, Réparations, Fournitures, etc. —

HAUTE ET BASSE TENSION - TOUS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS

Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxelaire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e Siècle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vincent à Evere.

Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché, Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale, l'Art Religieux, etc., etc...

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

Dépôt

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST.-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502.17

Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix couran

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection :
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

DENTYL

DENTIFRICE DÉLICIEUX

Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube. fr. 4.50

En savon : la boîte aluminium fr. 4.50

La boîte carton (rechange) fr. 4.00

Agent Général : Maison E. H. DE VOS

14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOÎTES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 %;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
800. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

PHILATÉLISTES

POURQUOI donner la préférence ...

... Pour l'exécution de vos Ordres d'Achat
de Timbres à la **Maison Willame**
5, rue du Midi, BRUXELLES

Parce qu'installée depuis 10 ans à Bruxelles, elle a fourni ses
preuves d'intégrité.

Parce qu'ayant un stock des plus conséquents et faisant des
achats importants et continuels au grand comptant, elle
se contente du minimum de bénéfice.

Parce qu'une organisation parfaite soigne l'exécution scrupuleuse
de vos ordres.

... Pour vos Réalisations

Pourquoi tarder à nous consulter; nous pouvons vous donner
entière satisfaction, soit :

... **Pour** passer votre collection dans nos prochaines ventes
aux enchères publiques, dont les conditions extrême-
ment avantageuses vous seront fournies sur de-
mande, soit :

... **Par** un achat ferme, règlement grand comptant.

Organisation de Ventes publiques périodiques

5, rue du Midi, BRUXELLES